

La fabrique de mariages, Vol. 6

Féval

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

VI

-- Grande lutte d'hommes. --

Il y avait, ma foi, six gros lampions le long de la ruelle Saint-Fiacre, depuis le boulevard extérieur jusqu'à la petite avenue de marronniers qui précédait le château de la Savate. On y voyait assez pour distinguer les tas de boue dès qu'on avait trébuché dedans. Le vent couchait les flammes fumeuses et montrait çà et là, sur les murailles mal crépies, les mains peintes dont le doigt tendu et démesurément long indiquait la route à suivre pour gagner _l'établissement_ de Jean-François Vaterlot, dit Barbedor.

Au bout de la ruelle, du côté du boulevard, un if se dressait, un if à six pots, vis-à-vis duquel un poteau supportait une belle affiche rouge et jaune où le nom de Jean Lagard éclatait en caractères gigantesques.

De l'autre côté apparaissait une grande lueur. C'était la façade du château de la Savate, illuminé _à giorno_ par une douzaine et demie de verres de couleur, pour le moins.

Le mur d'octroi était-il ébréché? La barrière des Paillassons était-elle une vérité? Jean-François Vaterlot, plus fort que le destin, avait-il conquis le rameau d'or et franchi le seuil de son paradis terrestre?

Pas encore, mais patience! Paris n'a pas été bâti en un jour, et ils ont de l'occupation dans les ministères!

Pas encore; les gens en blouse, les gens en veste, les gens en pardessus doublé de soie, qui tournaient en ce moment l'angle de la ruelle Saint-Fiacre, qui sur leurs souliers crottés, qui sur les coussins de leur fiacre ou même de leur équipage, avaient tous été forcés de prendre la barrière de l'École ou la barrière de Sèvres: une des deux coquines.

Comme, encore aujourd'hui, les navigateurs sont obligés de doubler le cap Horn, parce que Panama n'est pas percé, et de doubler le cap de Bonne-Espérance, parce qu'il reste à Suez quelques kilomètres de sable, protégés par la joyeuse Angleterre.

Mais Jean-François Vaterlot avait oublié pour ce soir les ambitieux désirs et les hautes aspirations qui dominaient sa vie. L'histoire rapporte que Christophe Colomb lui-même faisait trêve parfois à ses songes sublimes. L'illustre Génois disait en ces occasions: «A demain la terre promise!» Aujourd'hui, Barbedor disait: «A demain la barrière des Paillassons!»

Ce soir, le château de la Savate suffisait au bonheur de Jean-François Vaterlot. C'était la renaissance du château de la Savate, dont la gloire, si longtemps éclipsée, reprenait de nouveaux rayons.

Barbedor avait enfin trouvé les éléments d'une affiche.

O vous, simples particuliers, hommes qui touchez des rentes, qui signez des quittances de loyer ou qui vendez à poids douteux une bonne petite marchandise quelconque, Français de tous les commerces et de toutes les industries, vous ignorez les angoisses des hommes publics qui spéculent sur l'art de divertir la foule, vous ne connaissez pas leurs joies, vous n'avez nulle idée des tristesses, des transports, des agonies, des délires de Bilboquet, qu'il

soit directeur de l'Opéra ou commissaire impérial près le théâtre des Délassements-Comiques.

Cette phrase navrante et radieuse: _faire une affiche_, n'éveille en vous aucune fièvre. Vos marchandises sont connues et de première nécessité. Tout le monde a besoin de votre sucre ou de votre sel. Votre fortune dépend de cet heureux et obligeant brimborion de métal qui soutient les plateaux de votre balance, et que le hasard moqueur, présidant à la formation des langues, a si plaisamment nommé un fléau. Vous n'avez à faire aucuns frais de génie: chez vous, le mensonge est muet et n'exclut pas l'enviable sottise.

Mais Bilboquet, l'ardent et douloureux Bilboquet! mais l'entrepreneur de plaisirs, mais le martyr commercial qui, loin de tromper sur le poids, est toujours forcé de donner plus qu'il n'a promis, voilà l'inventeur! voilà le génie fait homme et le labeur incarné!

Il y a plus d'esprit dans une simple affiche de spectacle, qui ruinera son auteur, que dans une fortune de trois millions, faite à vendre des étoffes de coton (tout laine) ou des culottes au rabais.

Et cependant, quand Bilboquet devient maire de son village, sur ses vieux jours, tout le monde s'étonne, tandis que tout le monde accepte Barrabas, passé à l'état de marguillier.

Pour faire une affiche, il faut un nom. Or, malgré la folâtre bénignité du public, qui trop souvent prend les oies pour des cygnes, les noms sont rares.

Le talent de Bilboquet est précisément de faire des civets sans lièvres. Bilboquet vit parfois longtemps sur cette attitude, et nous

en avons de cruels exemples dans nos théâtres, si féconds en civets sans lièvres; mais, un jour de méchante humeur, le public s'écrie: «A bas le matou!»

Alors, Bilboquet aux abois cherche un gibier véritable. Son affiche se tait. La baraque est en deuil.

Un nom! Il faut un nom! Pour trouver un nom, Bilboquet escaladerait le ciel!

C'est Bilboquet lui-même qui a inventé ce substantif: un NOM. Sa modestie native lui défendait d'employer le mot gloire. La gloire est désintéressée: le nom entre dans le commerce. Un jour viendra où tous les noms payeront patente. Ce sera bien fait.

Qu'est-ce qu'un nom? Purement une valeur. Il y a des noms de cinq francs par soirée et des noms de cent louis. Le public se compose d'un certain nombre de couches superposées. On ne peut pas dire, en thèse générale, que le prix d'un nom est en raison directe du nombre des couches qu'il traverse, quand il est lancé par le tromblon de l'affiche. Il faut tenir compte, en effet, de la nature des couches.

Les couches varient comme les noms.

Il y a les couches de cinq sous et les couches d'un louis.

En bon commerce, une couche de dix francs vaut juste vingt couches de cinquante centimes.

Elle vaut beaucoup mieux, même, si Bilboquet a le nez susceptible,--car elle n'a pas d'odeur.

Habituellement, Bilboquet, fût-il millionnaire, dédaigne les vaines délicatesses de l'odorat. Il partage à ce sujet les opinions

économiques de l'empereur Vespasien.

Jugez cependant des calculs à faire et des combinaisons possibles avec cette série de noms gradués de cent sous à cent louis,--passant à travers cette échelle de couches variant de vingt centimes à vingt francs.

C'est à effrayer l'esprit fort qui dressa le premier des tables de logarithmes!

Il faut que Bilboquet ait dans la tête le barême de cette prodigieuse arithmétique; sans quoi, il est obligé, chaque année, de sauver la caisse.

Conçoit-on, après cela, qu'il y ait des prétendants assez hardis pour escalader ces trônes boiteux? La puissance suprême a-t-elle tant de charmes? Et cette couronne d'épines qui coiffe le chef de Bilboquet, possède-t-elle de si entraînantes séductions?

Barbedor avait un nom de lutteur, de boxeur et de tireur, mais un nom usé et qui ne _faisait plus d'argent_. Son ventre tuait son nom.--Jean Lagard avait un nom qui était un éblouissement.

On pouvait l'imprimer en lettres de six pouces, sans craindre le méprisant sourire des badauds.

On pouvait le répéter quatre fois au moins dans la composition, car Jean Lagard était l'effroi des lutteurs du Midi et des Hercules du Nord, le bourreau des habiles de la canne et du bâton, le maître de la boxe anglaise, et l'Achille de cette escrime nationale, _le chausson_, qui a porté si haut et si loin le nom de notre belle France.

Comment Barbedor avait fait pour conquérir le droit d'afficher Jean Lagard, après ce qui s'était passé entre eux, nous ne saurions trop le dire. Ils avaient beaucoup de souvenirs communs. Entre une choppe de Strasbourg et un verre de suisse, l'éloquence des souvenirs est irrésistible.

Le fait est que Jean Lagard avait cédé, consentant à revêtir encore une fois le caleçon de laine qui est l'uniforme des Alcides. Ce consentement était les trois quarts de l'affiche. Il ne restait plus qu'à faire un choix éclairé parmi les forts-et-adroits présents à Paris, afin que l'illustre _rentrant_ eût au moins un cortége digne de lui.

Barbedor se mit en quête. Il passa trois jours à croiser dans ces quartiers excentriques où respirent les athlètes. Il y a pour cela des zones propices: le boulevard des Ternes, la Chapelle Saint-Denis, la Villette et tous les abords de la barrière des Vertus. Barbedor pouvait voyager sans boussole dans ces latitudes héroïques. Au bout de trois jours, il avait sa _botte de bonshommes_.--Alors, il entra en loge et produisit ce chef-d'œuvre que nous prenons la liberté de mettre sous les yeux du lecteur:

CHATEAU DE LA SAVATE

Établissement spécial pour tous les genres d'adresse et de force,

TENU PAR BARBEDOR,

BOULEVARD DE L'ÉCOLE, EN FACE DE LA BARRIÈRE DES PAILLASSONS.

Le jeudi 27 mai 1836, à huit heures du soir,

GRANDE LUTTE D'HOMMES

à main plate, à l'instar de celles du Midi,

COMPLIQUÉE

par divers jeux d'adresse et assauts de force, dans lesquels paraîtront les premiers sujets

DU MIDI ET DU NORD,

engagés pour cette fois seulement, à la demande générale des amateurs, pour la rentrée de

M. JEAN LAGARD,

Premier lutteur des arènes du Midi, professeur de boxe et d'adresse française, premier bâtonniste de l'Académie de Paris, sauveteur médaillé, breveté pour le sabre et la danse des salons, etc., etc., etc., qui a bien voulu consentir à faire ses adieux au public parisien avant son départ irrévocablement fixé pour le nouveau monde.

M. JEAN LAGARD,

donnera un jeu d'adresse française, un jeu de boxe, un assaut de contre-pointe, et quatre luttes à outrance, savoir:

1º Contre =M. PLANTEHOUX=, _dit le Poteau de Béziers_,

connu par sa méthode et ses succès;

2º Contre =M. BOICHEL=, _dit le Redoutable Auvergnat_,

premier sujet, jusqu'alors invincible;

3° Contre =M. LENFANT=, _dit le Toulousain Sans-Quartier_,

lutteur de style, ayant travaillé à Paris, à Lyon, à Berlin et dans toutes les diverses capitales, connu, en outre, dans les ateliers pour la pose;

4° Contre =M. MUSCAMEL=, _dit le Buffle de Carpentras_,

pesant 127 kilogr., vainqueur du célèbre SOLIMAN, brisant le cristal de roche avec ses dents et portant quatre artilleurs sur chaque bras avec facilité.

M. JEAN LAGARD

luttera, en outre, contre tout amateur qui aura préalablement déposé une somme de

MILLE FRANCS,

entre les mains des juges, choisis par la société.

L'ORCHESTRE SOUFFLARD,

composé de 24 musiciens à vent et militaires, jouera, dans l'intervalle des parties,

VALSES, POLKAS, MAZURKAS.

Le tout sous la protection de l'autorité, éclairé au gaz, avec rafraîchissements de première qualité, sans augmentation de prix; à proximité, dans l'établissement même, salons et cabinets de so-

ciété, soupers à la carte et autres. L'affiche du jour donnera l'ordre des parties et les détails complets de cette

CÉRÉMONIE, UNIQUE EN SON GENRE.

Prix des places pour cette fois seulement: Enceinte des lutteurs, 5 fr.; chaises du second rang, 3 fr.; pourtour, 2 fr.; galerie, 1 fr. Moitié partout pour les enfants, les bonnes et les militaires.--On pourra entrer moyennant 20 fr. dans le vestiaire où MM. les bonshommes font leur toilette.

De bonne foi, nous pensons que la rédaction d'une semblable affiche n'est pas l'œuvre d'un génie ordinaire. Il y a cependant quelque chose de plus fort encore et de plus méritant que la rédaction: c'est, si l'on peut ainsi s'exprimer, la pondération, c'est-à-dire le classement équilibré des différentes valeurs qui la composent.

Ceci est une affaire de tact.

Gutenberg n'avait peut-être point songé aux affiches, quand il inventa l'imprimerie; mais ses successeurs ont comblé cette lacune. Nos imprimeries modernes, considérées sous le rapport de l'affiche, sont des orgues immenses, possédant toutes les octaves possibles, tous les registres imaginables. La gamme ascendante des caractères est d'une prodigieuse richesse. Si nous voulions nous donner le puéril plaisir de parcourir un peu ce noir clavier, en donnant à chaque note son nom technique, nous pourrions éditer ici le plus fatigant et le plus long de tous les chapitres. Nous méprisons ce succès facile, et nous disons seulement qu'avec une échelle de caractères, partant de l'imperceptible et atteignant le gigantesque,--depuis l'_œil_ le plus fin jusqu'à

l'_œil_ le plus gros,--les Meyerbeer de l'affiche possèdent un instrument de beaucoup supérieur à l'orchestre de l'Opéra.

Or, plus un instrument est parfait, plus il oblige.

Un homme de la force de Barbedor sur l'affiche pourrait produire des choses surprenantes, s'il dirigeait vers l'art pur ses merveilleuses facultés.

Mais ils sont ordinairement modestes, ces harmonistes excellents. Beaucoup meurent dans l'humble peau des sous-régisseurs de théâtre. Quelques-uns vendent leurs sueurs fécondes aux marchands de haillons confectionnés qui, depuis quelque temps, usent de l'affiche avec une effronterie miraculeuse.

Barbedor fit coller son chef-d'œuvre dans les bons endroits. Il répandit, en outre, quelques prospectus aux abords du Jockey-Club et devant les cafés du boulevard. C'est là que s'obtiennent les places à cinq francs.

La lutte à main plate n'est pas sans posséder quelque ferveur parmi notre jeunesse mal dorée.

Ces sortes de spectacle ont un public assez restreint, très-disséminé, mais fidèle. Il s'agit de l'aller chercher. L'affiche de Barbedor avait ce but: elle l'atteignit. Tout ce qui, dans Paris, affectionne l'art aimable des Arpin, des Rabasson et des Marseille, fut dûment averti de la _rentrée_ de Jean Lagard. Aussi, le soir venu, le fameux soir, quand l'affiche du jour eut donné les détails, trois ou quatre cents personnes, représentant les classes les plus diverses de notre civilisation, se trouvèrent-elles réunies au château de la Savate. Dès sept heures, on avait reçu du monde; à

huit heures moins le quart, les voitures avaient commencé à rouler dans la ruelle Saint-Fiacre et dans la rue de l'École.

Huit heures sonnantes, Casseur, le chef, installé à la caisse en qualité de contrôleur, dut refuser des chaises de second rang. L'enceinte elle-même était presque remplie.

C'était une recette.

Casseur et ses marmitons se reprenaient à vénérer Barbedor.

A l'intérieur, la salle, éclairée par une douzaine de quinquets remplaçant le gaz promis, présentait un aspect entièrement satisfaisant. Un vieux tapis, tendu sur une couche de sciure de bois, tenait le milieu de l'arène. On fait d'avance ce lit pour adoucir la chute des vaincus. Aux angles du tapis, on voyait des carafes et de petits tas de sciure fine: les carafes pour rafraîchir la gorge haletante des champions, la sciure pour étancher les muscles baignés de sueur et permettre aux mains des athlètes de _prendre_ sur le corps ruisselant de l'adversaire.

Les galeries laissaient pendre des drapeaux un peu fanés, mais couverts de devises où l'honneur et la gloire étaient exaltés en style confiseur. On se demande pourquoi la gloire et l'honneur sont les divinités obligées de ces séjours malhonnêtes et obscurs.

Les poteaux étaient entourés de banderoles. Les cigares et les pipes chargeaient l'atmosphère d'un brouillard horriblement suffoquant. L'orchestre Soufflard démenait ses cuivres comme un diable et faisait le plus affligeant tapage.

Il y avait des femmes. Tombez aux pieds de ce sexe auquel on doit M. Legouvé!

Au premier rang, dans l'enceinte, c'était un composé assez curieux de sporting gentlemen gourmés dans leur cravate et de grands gaillards hautement débraillés qui faisaient évidemment partie de l'honorable société des forts-et-adroits. Ceux-là sont à reconnaître d'une lieue: ils ont tous des coquins de bras qui sortent violemment de leurs manches fatiguées, des cous hardis et musculeux auxquels ne convient point la cravate. Quand ils marchent, leur _cassure_ produit un déhanchement tout particulier; quand ils sont assis, leur fainéantise les affaisse comme des tas de vieux linge.

Car les forts-et-adroits ont cette religion de n'employer jamais au travail utile leur force ni leur adresse.

Les lions se mêlaient à eux volontiers. On échangeait le feu de la pipe au cigare, et réciproquement. Si vous désirez voir en votre vie un touchant tableau d'égalité, franchissez le seuil d'une salle d'adresse et de force.

L'âge d'or est là, le pauvre vieil idiot. Je donne son adresse sans scrupule parce qu'il n'a plus que le souffle. Si quelqu'un lui ouvrait traîtreusement la porte, il n'aurait pas la force de sortir.

Les chaises du second rang--à trois francs--présentaient un aspect moins caractérisé. C'était le vrai public: les curieux qui ont entendu parler, les gens qui disent: «Il est bon de tout voir!» les pères de famille, les petits étudiants, le _profanum vulgus_. Beaucoup parmi ces agneaux avaient la main sur le gousset de leur montre. Leur physionomie disait en général: «Si ma femme savait où je suis!»

Une belle et vertueuse compagnie, c'étaient les gens du parterre. Morbleu! de rudes figures! peu de linge, quelques em-

plâtres sur l'œil,--moustaches faites pour inspirer la terreur, des redingotes demi-solde, des balafres, des bottes dangereusement blessées.

Qui sont ces guerriers? Ma foi, je n'en sais rien. La police, quoi qu'on dise, n'est pas assez naïve pour employer ces néfastes visages. Ce sont plutôt d'anciens forts-et-adroits qui viennent faire opposition, monter des cabales, ou soutenir, au contraire, moyennant quelque gratification, les phases chancelantes du spectacle. Il y a parfois dans cette zone des batailles sérieuses; ce qui tendrait à sanctionner notre dire. Les mœurs y sont farouches. Sous péril de prise de corps, il faut partager l'avis de ses vilains voisins.

Les dames étaient dans les boîtes qui bordent le pourtour. Certes, une langue aussi riche que la nôtre devrait avoir un mot pour désigner ces créatures. On n'aime pas à parler gras. Le mot coquine s'écrit difficilement. D'un autre côté, il est obscène d'appliquer à cela l'expression qui nous sert pour nos sœurs et pour nos mères.

Nous laisserons de côté les dames, s'il vous plaît.

Et, pour en finir avec le public, nous monterons aux galeries, zone des spectateurs naïfs, payants et sérieux, qui veulent pour leur argent toutes les plaies et toutes les bosses annoncées. S'il manque un coup de pied ou un coup de poing, ceux-là se fâchent tout rouges. Il leur faut leur compte exact de contusions. Mais aussi, pour peu que la mesure déborde, ils entrent en liesse franchement et font les succès de tapage. C'est le parterre de ces vigoureux théâtres, où la parole est remplacée par des ruades; par-

terre tout émaillé de blouses et d'uniformes, quand la séance a lieu avant l'heure de la retraite.

--A bas la musique!

--La paix, Soufflard! Tais ton cuivre!

A cette audacieuse apostrophe, vous avez reconnu cette petite bête criarde, pointue, vieillotte et coiffée de cheveux couleur poussière, qu'on nomme le gamin de Paris.

Les blouses répètent en chœur:

--Soufflard, tais ton cuivre!

Aux places à deux francs (qu'on a pour cinquante centimes au bureau, quand on sait son affaire):

--A bas la cabale!... Allez, la musique!

--Il est huit heures cinq... L'affiche!

--On nous fait poser!

--La lutte! la lutte! la lutte!

Ce dernier et formidable cri partit de tous les coins de la salle en même temps. C'était l'_ultimatum_ de la cohue impatientée. On s'attendait à voir paraître Barbedor, si éloquent dans ces circonstances solennelles. La draperie de coton qui fermait l'entrée du vestiaire s'ouvrit en effet; mais ce fut le Casseur qui montra sa figure à la fois impudente et déconcertée.

--A bas le Casseur! A tes casseroles, fricotier!

--Bravo, Casseur!... Laissez parler le Casseur!

Celui-ci fit quelques pas à l'intérieur de l'enceinte. Il était rouge comme une grosse tomate. Il salua. Il a avoué depuis, à sa famille et à ses amis, que jamais il n'aurait soupçonné les difficultés de l'état d'orateur, sans cette occasion qu'il eut de s'adresser à la multitude.

--Messieurs et mesdames, dit-il.

--Bravo, Casseur!

--Mets les dames devant, c'est plus comme il faut!

--Mesdames et messieurs...

--N'y a pas de dames! cria un amateur au-dessus de la grammaire; n'y a que des demoiselles.

LE GAMIN: Savez-vous pourquoi on l'appelle Casseur?

UNE BLOUSE: C'est à cause qu'il est la mort aux assiettes.

UN MILITAIRE: Faites la paix; voir, en silence, qu'on peut écouter ce qu'il est pour dire!

VOIX AIGUES: Vive la ligne!

CHŒUR: La lutte! la lutte!

CASSEUR: Messieurs et mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous énoncer...

LE GAMIN: Barbedor! nous voulons Barbedor!

CHŒUR: La lutte! la lutte! Jean Lagard!

LE SERGENT NIQUET, _en dehors au contrôle_: Entrée de faveur aux amis!... Nous sommes celui de M. Vaterlot, l'adjudant

et moi ici présents, par l'entremise de son cousin le capitaine Roger, dont il nous a invités maintes fois à visiter son bazar quand nous serions en permission... Pas vrai, Palaproie?

PALAPROIE: Ah! mais oui!

MONTMORIN, _jetant un louis sur la tablette du contrôle_: Quatre fauteuils.

QUELQUECHOSE (M. Aymar de), _lorgnant l'intérieur_: Je ne vois que des banquettes.

FRÉMIAUX: Voici les tenants et les aboutissants: ce Jean Lagard est le neveu de Barbedor; Barbedor est cousin du vieux Roger... Achille serait ici en famille.

NIQUET, _accostant Frémiaux_: Excusez la liberté, quoiqu'il n'y a pas d'offense à s'entendre interpeller par un ancien, dont l'uniforme est un témoignage éclatant de ses services rendus à la patrie... Est-ce vrai que le Roger est dégommé de sa position de coq en pâte à l'hôtel de Mersanz?

BEAUMONT: Ce sont les deux invalides du jardin!

FRÉMIAUX, _posant son lorgnon à cheval sur son nez_: Ils sont splendides!

NIQUET, _le poing à la hanche_: Plaît-il?

PALAPROIE, _de même_: De quoi?... Ah! mais!...

CASSEUR, _dans l'enceinte_: ... De telle façon que, au moment de comparaître devant vous, on est venu chercher le patron, qui a été obligé de me déléguer, comme on dit, pour y prendre la parole au sein de la respectable compagnie.

(_Applaudissements mêlés de sifflets. Casseur s'essuie le front à l'aide de son bonnet de cuisinier, qu'il tient à la main._)

UN MARMITON, _à la galerie_: C'est égal, Casseur n'est pas si fier ici qu'aux fourneaux!

NIQUET, _déposant une pièce de vingt-cinq centimes au contrôle_: Voilà le compte: cinquante centimes par place; nous sommes deux, ça ferait vingt sous. En qualité de militaires, nous payons demi-places, ça n'est plus que dix sous... et, comme il nous en manque pas mal, de nos anciens ustensiles en chair et en os,--rapport au service de la patrie, le tout étant resté au champ d'honneur,--nous soldons moitié de moitié, et en avant, marche!

PALAPROIE: Ça y est!

(_Ils entrent tous deux et se faufilent dans la foule, qui les regarde en riant et leur livre passage._)

NIQUET: Rien ne résiste à l'audacieux et fluet!

PALAPROIE: Ah! mais non!

NIQUET: C'est égal... ce Roger faisait trop sa tête.

PALAPROIE: Ah! mais oui!

NIQUET: Fallait qu'il ait des revers! Il était trop vain de son orgueil avec les amis!

PALAPROIE: Ça y est!

CASSEUR: _au milieu du tumulte_: N'ayant pas l'habitude de la parole...

LA FOULE: La lutte! la lutte!

CASSEUR: La soirée va s'ouvrir par une partie entre M. Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, et M. Muscamel, dit le Buffle de Carpentras...

LA FOULE: Bravo! bravo! Casseur!

CASSEUR: Poussez, la musique!

Les ophycléides et les cornets à piston de l'orchestre Soufflard firent incontinent et cruellement leur devoir. La salle s'emplit d'une harmonie tellement diabolique, que les trois quarts des assistants se bouchèrent les oreilles.

Il faut cela. C'est le plaisir.

Deux gros hommes, vêtus comme notre père Adam, sauf de légers caleçons qui leur prenaient les reins, se ruèrent en scène, égalant en grâce les deux principaux ours de notre jardin des Plantes. Ils se donnèrent la main en souriant et prirent des poses aimables; après quoi, ils s'empoignèrent (que l'expression me soit pardonnée), et, du premier coup, le Buffle de Carpentras fut lancé, roide comme balle, par-dessus la tête du Toulousain Sans-Quartier. Il tomba sur le côté: besogne nulle. Pour que le coup vaille, il faut que les deux épaules du vaincu touchent à la fois le tapis fatal.

Le Buffle et Sans-Quartier reprirent leurs poses aimables et se posèrent front contre front, les jambes accroupies, le torse tendu, les mains libres et cherchant une prise favorable.

C'étaient deux bonshommes!

Mais que faisait cependant Jean-François Vaterlot, dit Barbedor? Comment n'était-il pas là? Pourquoi aurait-il cédé au Cas-

seur le privilége si cher de parler au public?

Quelques minutes avant huit heures, et au moment où Jean-François Vaterlot, dans la plénitude de sa jubilation d'artiste et d'impresario, contemplait le troupeau de ses athlètes, moutonnant autour de lui, un de ses serviteurs était venu lui parler à l'oreille.

Vaterlot avait changé aussitôt de couleur, et son allégresse s'était évanouie comme par enchantement.

--Où allez-vous, papa? demanda Jean Lagard, qui, tout nu sous son paletot, faisait une partie de bezigue avec le féroce Plantehoux, surnommé le Poteau de Béziers.

--A mes affaires, répondit laconiquement Barbedor.

Il jeta en même temps sa houppelande sur le costume amphithéatral qu'il avait revêtu pour se présenter devant son public, et sortit à grands pas.

Cela fit un certain effet parmi les différents virtuoses qui se pressaient dans le vestiaire. Généralement, boxeurs, lutteurs, bâtonnistes, tireurs de sabre, de canne ou de chausson, nourrissent une très-médiocre confiance à l'endroit de leur directeur. Tous ces gaillards peu vêtus, mais surabondamment musclés, eurent ensemble la même pensée: «Si le Barbedor allait évaporer la recette!»

Il y eut un mouvement vers la porte; mais Casseur était là.

--Pas de bêtises! s'écria-t-il d'une voix tonnante,--on va lever le rideau... Si un quelqu'un de parmi vous nous mettait dans le

cas de rendre l'argent au bureau, ça serait moi qui lui ferais son affaire!

Je ne suis pas le premier à faire la remarque que ces colosses sont très-habituellement poltrons. Casseur ne travaillait plus guère en public; mais il avait, ainsi que son patron, la renommée d'un homme horrible sur le terrain. On se tint tranquille.

Jean Lagard appela Casseur du doigt.

--Tu sais que, moi, lui dit-il amicalement,--je t'enverrais par la fenêtre comme un bouchon, mon gros... Y a-t-il quelqu'un là-haut?

Cette phrase avait une signification particulière. Ceux de nos lecteurs qui se souviennent des événements accomplis au château de la Savate, devineront le sens caché de cette interrogation.

Casseur haussa les épaules et répondit:

--Un jour comme celui-ci!... vous êtes fou, monsieur Lagard!

Jean le menaça du doigt. Son air était moitié riant, moitié sérieux. Il reprit sa partie en grommelant.

--C'est égal! Il y a quelque chose ici autour... J'ai idée qu'on va travailler ailleurs que sous les quinquets, cette nuit!

Le vestiaire avait une sortie sur le jardin. Barbedor traversa les allées d'un pas furibond, essayant de boutonner du haut en bas sa houppelande trop étroite. Au lieu de gagner la claire-voie qui rejoignait la rue Saint-Fiacre, il tourna sur la gauche, et poussa du pied une petite porte vermoulue, donnant sur les marais.

Un homme était là, derrière cette porte. Un ample caban de couleur sombre enveloppait sa taille. Le collet, relevé, lui cachait la figure jusqu'aux yeux.

--Tonnerre du ciel! s'écria Barbedor dès qu'il l'aperçut, avez-vous juré de me faire perdre la tête, vous?

--Parlez moins haut, répliqua l'homme au caban; les haies, les murailles, les choux, tout a des oreilles, cette nuit!

Il plongea dans l'ombre un regard circulaire et ajouta:

--Savez-vous de quoi il retourne?

--Et qui me l'aurait appris, nom d'un cœur! gronda Barbedor, puisqu'on ne vous a pas vu depuis trois jours.

Si ce puissant maître du château de la Savate eût été un observateur, il aurait très-positivement remarqué le soupir de soulagement qui souleva la poitrine de l'homme au caban à cette réponse.

Et il aurait traduit ainsi ce soupir en bon français: «Il ne sait rien! Dieu soit loué.»

Du reste, pour un diplomate de moyenne force, d'autres indices auraient corroboré le témoignage de cet imprudent soupir. En effet, l'homme au caban changea de ton aussitôt et reprit d'un accent délibéré:

--Nous n'avons pas le temps de causer, mon vieux Jean-François; tout va bien... Le percement de la barrière des Paillassons est décidé en principe...

--Allez conter vos histoires à d'autres! l'interrompit Barbedor, dont la voix trembla un petit peu.

Trompez cent fois un tendre amant, votre cent et unième parole lui fera battre le cœur.

Jean-François Vaterlot était l'amant de la barrière des Paillassons.

Au fond, cette passion nous paraît aussi poétique et aussi gracieuse que celle de Pygmalion pour sa statue. Si Jean-François eût vécu du temps d'Hésiode, il aurait eu sa place dans la mythologie.

--Croyez-moi, ne me croyez pas, reprit brusquement l'homme au caban, la question n'est pas là, et peu m'importe. Je n'ai pas compté sur votre reconnaissance, ami Jean-François, mais sur votre intérêt... Il nous faut votre maison ce soir.

--Impossible! fit Barbedor.

--Ce qui est impossible, repartit l'homme au caban, c'est de nous refuser quelque chose, quand nous le demandons.

Barbedor se recula d'un pas et son regard inquiet guetta les mains de son compagnon.

--Allons-nous changer de jeu, monsieur Garnier? dit-il en baissant la voix; faudra-t-il décidément nous entre-casser quelque chose?

--Mon bon, répondit Garnier avec le plus grand calme, je n'ai pas le temps aujourd'hui... Vous savez que je ne boude pas, quoiqu'il me fût permis peut-être de me retrancher derrière ma position et ma qualité d'homme du grand monde... Un jour qu'on

aura le loisir, je vous casserai avec plaisir tout ce que vous voudrez... ce soir, il y a de l'ouvrage, et la marquise veut votre maison.

--Elle veut?... répéta Barbedor.

--Elle veut! fit Garnier comme un écho.

Ce disant, il écarta les plis de son caban, comme s'il eût voulu ôter au cabaretier toute inquiétude au sujet d'un guet-apens possible ou d'armes cachées. Ils étaient à une cinquantaine de pas du château. La salle avait quatre fenêtres de ce côté. L'éclairage inusité qui faisait resplendir l'établissement de Barbedor envoyait de vagues reflets dans la campagne. Les boutons dorés de l'habit bleu brillèrent. Barbedor dit:

--Quand même vous seriez armé comme un brigand de l'Ambigu, je n'aurais pas peur de vous.

--Ce n'est pas avec des armes que je veux vous faire peur, mon gros, riposta Garnier.

Il ricanait. Il reprit d'un ton doucereux, mais en piquant chacune de ses paroles:

--Il nous faut la clef de la maison... et tout de suite.

Barbedor étouffa un jurement énergique.

--Voyons, monsieur Garnier, reprit-il essayant la douceur après la colère, comme font tous les gens violents et sans caractère, soyons raisonnables... Vous voyez bien qu'il n'y a pas mauvaise volonté... c'est aujourd'hui la rentrée de Jean, mon neveu... nous avons huit cent trente-neuf francs de recette avant huit heures... je ne peux absolument pas m'occuper de vous.

Les premiers murmures de la salle se firent entendre en ce moment. Garnier saisit la main du cabaretier, qui faisait un mouvement pour s'éloigner.

--Nous ne demandons pas que vous vous occupiez de nous, dit-il; au contraire.

Ce dernier mot fut prononcé avec une si singulière inflexion, que Barbedor n'essaya point de se dégager. Loin de là, il se rapprocha, et, baissant la voix:

--Ah! ah! fit-il; au contraire!... Vous aviez promis que c'était fini, les mauvais coups.

L'habit bleu enfla ses joues et laissa tomber une dédaigneuse exclamation.

--Plus on fait de bruit à votre rez-de-chaussée, prononça-t-il du bout des lèvres, mieux nous serons à votre premier étage.

--Vous me donneriez mille francs comptant, s'écria le cabaretier, que vous n'auriez pas mes clefs!

De grandes clameurs sortaient de la salle. Garnier reprit d'un ton railleur:

--On vous appelle, mon gros... donnez le trousseau, et à votre besogne!

Jean-François se prit à crier comme si on avait pu l'entendre:

--On y va, mes petits, on y va!

Puis, dégageant son poignet par une rude secousse:

--Monsieur Garnier, ajouta-t-il, ne me tentez pas! Je dormais tranquille avant de vous connaître. Pour un oui, pour un non, voyez-vous, je vous briserais les côtes!

--Monsieur Vaterlot, repartit Clérambault du même ton, ne nous poussez pas à bout... nous avons déjà beaucoup à nous plaindre... Si la compassion ne nous retenait pas, vous coucheriez cette nuit à la Conciergerie.

--Que dites-vous, infâme scélérat?... balbutia Barbedor, qui sentait sa voix s'arrêter dans sa gorge gonflée.

Garnier avait la tête haute et les bras croisés sur sa poitrine.

Dans la salle, le tumulte arrivait à son comble; mais Barbedor ne l'entendait plus.

--Je dis, reprit Garnier après un silence, que nous sommes las de vos hésitations et de vos résistances. Je dis que le parquet a les yeux sur vous. Je dis que le Code pénal contient au moins une douzaine d'articles qui vous cloueraient au bagne pour le restant de votre vie... Je dis...

Vaterlot plia les jarrets et s'élança sur lui comme un animal furieux. Garnier le reçut de pied ferme. Ce ne fut pas dans la salle qu'eut lieu la première lutte. Au bout de quelques secondes, le cabaretier, vaincu, tomba sur ses genoux.

--Tonnerre du ciel! dit-il, que je voudrais vous voir avec Jean, mon neveu!... C'est bête de se mettre en colère!... Ne sais-je pas bien que vous ne pourriez m'entraîner à l'eau sans vous noyer avec moi!... C'est vrai que j'ai fait des sottises... c'est vrai que vous m'avez mené loin... mais...

--Mais quoi? l'interrompit l'habit bleu avec un air bonhomme; vous êtes toujours le même enfant obstiné. On est bien obligé de faire la grosse voix avec vous... Ça n'empêche pas qu'on est des amis au fond et qu'on irait bien loin pour vous épargner un tort... Voyons, mon gros, pas de niaiseries! Madame ne saura rien de ce qui vient de se passer, si vous voulez être gentil...

Au travers des vitres enfumées de la salle, un grand cri passa:

--Barbedor! Barbedor!

Le cabaretier sourit en se caressant le menton.

--C'est tout de même flatteur, dit-il, d'être connu comme ça de toute une nation!

Il fourra ses mains dans les vastes poches de sa houppelande, et reprit:

--Vous comprenez, monsieur Garnier, que, aujourd'hui, le moindre esclandre pourrait amener des malheurs...

--Il n'y aura pas d'esclandre.

Barbedor tenait la clef à demi sortie de sa poche.

--C'est un _mariage_? demanda-t-il en appuyant sur ce mot.

--Oui, répliqua Garnier, c'est un mariage.

--Qu'y aura-t-il pour moi?

--Tout le solde de notre compte et vingt mille francs par-dessus le marché.

--Oh! oh! fit le cabaretier, c'est bien de l'argent, monsieur Clérambault! Quelle affaire est-ce donc?

--La fin de tout, repartit Garnier, la grande affaire.

--L'affaire de Mersanz?

Garnier secoua la tête affirmativement. Barbedor remit la clef dans sa poche.

--Eh bien? fit l'habit bleu.

--Écoutez donc, monsieur Clérambault, grommela le cabaretier, cette histoire-là fait bien du tort à ma famille... Et, si Jean Lagard savait... je ne vous dis que ça, je pourrais commander mes deux mètres au cimetière Montparnasse.

--Eh! s'écria Garnier, Jean Lagard ne saura pas!... Le diable soit de vos scrupules, ce soir, ami Vaterlot!

C'était le moment où l'éloquence de Casseur calmait l'impatience du public à l'intérieur de la salle. On n'entendait plus qu'un sourd murmure.

--Si je donne mes clefs, dit tout à coup Barbedor, je veux tout savoir!... M. le comte n'apportera pas ses fermes et ses châteaux dans sa poche.

--Le comte a vendu plus de la moitié de ses immeubles.

--En si peu de temps?

--Maître Souëf mène les choses rondement, quand il y a pourboire... Le comte a près de deux millions dans son portefeuille.

--Pas possible! fit le cabaretier ébloui.

Puis il ajouta par réflexion:

--Et je n'aurais que vingt malheureux mille francs?

--Quarante! s'écria Clérambault, et le mur d'octroi démoli... Mais pas de façons, mon gros, ou nous t'envoyons paître en te promettant que tu auras de nos nouvelles!

Vaterlot sortit enfin la clef de sa poche. Il semblait réfléchir, et quelque chose comme un sourire se jouait autour de sa lèvre violette.

Il pensait:

--Nous irons un peu inspecter ça dans les entr'actes.

Comme si Garnier eût deviné cette préoccupation secrète, il dit en prenant la clef que le cabaretier lui présentait:

--Et l'autre?

--Quelle autre?

--Cette clef n'est-elle pas celle de la porte qui donne sur les terrains?

--Oui... après?

--Je veux aussi celle de la porte qui donne dans le couloir intérieur.

--Vous ne comptez pas faire une descente dans ma salle, pourtant?

--Nous ne voulons pas que votre salle fasse une montée chez nous.

Cette fois, Barbedor n'opposa aucune résistance; il tira une seconde clef de sa poche et la remit à Garnier en disant:

--On en passe toujours par toutes vos volontés, monsieur Clérambault.

Garnier l'examinait maintenant d'un air soupçonneux. A son gré, le cabaretier s'était rendu trop vite.

Le tumulte, cependant, recommençait dans la salle. Les galeries demandaient Barbedor à grands cris. Garnier lui tendit la main.

--A quelle heure finit votre assaut? demanda-t-il?

--A onze heures, par ordonnance.

--A onze heures et demie, vous aurez votre sort fait, mon gros... Et vous pourrez vous vanter d'avoir gagné commodément votre fortune.

VII

-- Une nuit noire. --

Ces hautes pyramides d'Égypte sont l'œuvre de la volonté patiente et implacable. La volonté de l'homme peut tout. Certes, il était plus difficile de tailler dans le granit rouge de l'Assouan l'obélisque qui décore notre place de la Concorde, que de percer le mur d'octroi et de donner naissance à la barrière des Paillassons.

Il était même plus malaisé de dresser ce lourd monolithe sur sa base de pierre bretonne que de pratiquer une brèche à l'enceinte municipale. Personne ne contestera cette vérité.

Cependant, l'obélisque de Louxor, solidement planté, regarde de ses quatre faces les Tuileries, énigme plus profonde que celles du sphynx, la Madeleine, temple païen qui n'eût point déparé la Thèbes aux cent portes, l'arc de triomphe de l'Étoile, autre œuvre cyclopéenne que Sésostris eût sans doute saluée d'un bienveillant coup d'œil, et le palais Bourbon, mascaron bavard, dont chaque pierre, frappée par la verge de Moïse, rendrait au lieu d'eau des flots de paroles inutiles.

L'obélisque existe. On peut, Dieu merci, le voir. Il a fait, ce colis de 250,000 kilogrammes, le voyage de Memphis morte à Paris viveur.

Et la barrière des Paillassons n'est pas née!

Les promeneurs du boulevard de ceinture jettent encore leur regard distrait sur cette étrange masure, flanquée de deux petits jardinets mouillés, qui bouche effrontément une des entrées marquées sur les plans officiels de la capitale du monde!

Moins fort que les monarques égyptiens, Jean-François Vaterlot, dit Barbedor, n'a pas pu édifier sa pyramide.

Mais ce ne fut pas la faute de Barbedor. Cet échec ne doit point rabaisser sa mémoire.

Moïse, dont nous citions tout à l'heure la baguette, éprouva un sort analogue. Il ne lui fut point donné de passer la frontière de Chanaan.

Hélas! il est des sentences écrites au livre mystérieux des destinées. M. le baron de Rothschild lui-même ne pourrait pas reconstruire le temple de Salomon. Peut-être est-il écrit là-haut que la barrière des Paillassons ne sera jamais percée!

A peine Barbedor et M. Garnier de Clérambault venaient-ils de se séparer, qu'on put entendre un léger coup de sifflet à quelque cinquante pas de là, dans la direction de la rue de l'École.

C'était une nuit triste et froide. Il n'y avait point de lune. Les lueurs rouges qui sortaient du château de la Savate faisaient paraître, par ce contraste, les ténèbres plus profondes. Par une opposition analogue, le silence et l'abandon semblaient s'augmenter de tous les bruits joyeux qui sortaient de la maison de Barbedor.

L'endroit où Garnier était resté seul regardait la façade donnant sur le jardin, et enfilait de profil cette contre-façade qui formait, du dehors, maison séparée et jouait habitation bourgeoise.

Les fenêtres de cet annexe n'étaient point éclairées.

Au contraire, on voyait briller dans l'obscurité toutes les croisées de la salle et celles du café-estaminet, situé du côté de la ruelle Saint-Fiacre.

Le lieu, comme nous avons dû le dire, ne présentait par lui-même absolument rien de pittoresque. C'étaient des terrains vagues, coupés de murs bas et caducs, où croissaient çà et là, parmi les légumes, quelques arbres fruitiers rabougris. Mais la nuit change si étrangement la physionomie des paysages, que ces marais prenaient en ce moment physionomie de vaste et mélancolique solitude.

La lumière basse qui venait des fenêtres illuminées prolongeait à l'infini l'ombre du moindre arbrisseau.

Les murailles demi-ruinées prenaient des formes fantastiques, et les tilleuls malades qui bordaient l'habitation de Barbedor

semblaient des géants de l'ordre végétal.

Du côté opposé, la réverbération des mille feux qui éclairent Paris nocturne teignait en gris cuivré la voûte abaissée du ciel, qui paraissait appuyée sur les ormes du boulevard extérieur.

Vous eussiez dit que l'Océan était au delà, brisant son flot éternel contre une grève plate et sourde, tant étaient larges les murmures que la brise du soir apportait. Enfin, les maisons de triste figure qui bordent la rue de l'École, empruntaient à l'obscurité des lignes et des saillies: cela formait une sorte de barrière monumentale qui fermait fièrement l'horizon.

Clérambault, malgré sa profession de marieur, qui est incontestablement la plus poétique et la plus impalpable de toutes les professions connues, avait l'esprit de la prose. Les objets extérieurs l'influençaient médiocrement. Il n'était pas homme à subir ces vagues inquiétudes que font naître chez les caractères impressionnables la nuit et la solitude.

Et, cependant, il n'est pas douteux que Clérambault n'était point à cette heure dans son assiette ordinaire. Si le soleil eût éclairé tout à coup son visage, vous l'eussiez trouvé pâle et défait. Sa taille, d'ordinaire si crâne, s'affaissait sous son caban. A chaque instant, son corps était agité de frémissements qui n'avaient point pour cause le vent humide du soir.

C'est que toute grande résolution porte avec elle sa fièvre et sa souffrance. Si Napoléon dormit au bivac d'Austerlitz, César eut, avant de passer le Rubicon, d'illustres insomnies, et chacun sait les visions qui agitèrent la nuit de Pompée sur le champ de bataille de Pharsale.

Du petit au grand, les comparaisons sont permises, sans que le petit offense le grand. D'ailleurs, Garnier de Clérambault n'était point petit. Pour Fromenteau et bien d'autres qui l'ont connu, les boutons de son habit bleu forment une constellation au ciel des hardis coquins.

Garnier de Clérambault était à la veille de Pharsale et devant le Rubicon.

Les deux à la fois, remarquez bien ceci.

Il avait à livrer une immense bataille et à prendre une suprême résolution.

Bien qu'il eût entendu parfaitement le coup de sifflet dont nous avons parlé, il ne bougea pas jusqu'au moment où la porte de l'enclos ayant été refermée, la marche pesante de Barbedor s'étouffa sur le sable du jardin. Il fit alors un pas vers l'endroit d'où le coup de sifflet était parti,--mais il ne fit qu'un pas.

Il s'arrêta. Ses deux mains pressèrent ses tempes, puis tombèrent le long de ses flancs.

--Vais-je manquer de courage? se dit-il;--voilà bien longtemps que je n'avais senti la sueur froide autour de mon cou... Je suis ensorcelé, c'est clair, et j'aurai bien de la peine!

Un second sifflement se fit entendre. Clérambault serra son caban autour de son corps et frissonna.

--Chante! grommela-t-il,--chante, couleuvre!

Mais il avait beau railler. Sa voix, profondément altérée, accusait en lui le comble de l'agitation.

--J'aurai de la peine! répéta-t-il;--je ne peux pas me faire à l'idée de me séparer de cette femme-là!... Il n'y en a pas deux comme elle...

Il essaya de sourire et ajouta:

--Heureusement!

Puis, après un nouveau silence:

--Allons! morbleu! reprit-il en secouant la torpeur qui s'emparait de lui;--c'était décidé tout à l'heure: d'où vient que j'hésite à présent?... Il y a deux millions: elle prendra tout... et je n'aurai, moi, que ma part du sang!

Le frisson revint si violent, que ses dents claquèrent. Un troisième coup de sifflet grinça dans la nuit et fut suivi d'une grande clameur partant du château de la Savate: sans doute, les applaudissements qui accueillaient l'entrée de Jean-François Vaterlot, dit Barbedor.

Clérambault se mit à marcher lentement vers la rue de l'École. Au bout de quelques pas, il joignit le sentier qui menait à l'entrée particulière du logis de Barbedor. Une femme était assise sur l'herbe mouillée, au bord de ce sentier.

Nous disons une femme; mais, pour quiconque eût suivi ce chemin sans être averti, ce n'aurait été qu'une masse informe et toute noire.

--Vous voulez donc vous tuer, Flavie! dit Garnier en s'arrêtant près d'elle;--malade comme vous êtes, commettre de pareilles imprudences!

Madame la marquise de Sainte-Croix fit effort pour se lever; mais il lui fallut l'aide de Garnier. Dès qu'elle fut sur ses pieds, elle chancela et trembla.

--Je ne suis pas malade, dit-elle d'une voix creuse;--avez-vous des nouvelles de Maxence?

--Aucune.

La marquise s'appuya plus lourdement sur l'épaule de Garnier.

--Il y a trois choses possibles, murmura-t-elle:--Maxence s'est tuée... ou elle nous a vendus... ou elle s'est jetée d'elle-même entre les bras de ce grand benêt d'Achille.

--Dans les deux dernières hypothèses, grommela Clérambault,--nous serions bien!

--La dernière, répliqua très-froidement Flavie,--est la plus dangereuse et la moins probable... La seconde est dangereuse encore; mais je n'y crois guère, et, d'ailleurs, elle ne sait rien de nos projets: nous aurions le temps... La première est sans danger aucun et je la trouve plausible.

Ceci fut dit avec une effrayante tranquillité.

Garnier était tout blême derrière les mentonnières de son caban.

--C'était une belle créature! murmura-t-il;--l'argent coûte cher!

--L'argent vaut toujours plus qu'il ne coûte, repartit Flavie essayant une pointe de lugubre gaieté.

Mais elle ajouta aussitôt, et sa voix avait je ne sais quelle vague émotion:

--Oui, c'était une belle créature!

Puis, d'un ton si bas, que Garnier eut peine à l'entendre:

--Si Dieu m'avait donné une fille comme cela...

Elle se redressa en un ricanement aigu.

--Sotte habitude, dit-elle, de parler toujours de Dieu!... Les autres aussi étaient belles!...

--Le hasard! s'interrompit-elle en frappant un coup gaillard sur l'épaule de Garnier, voilà un dieu qui nous a toujours bien servis... excepté au jeu!... Vois l'idée qu'il a inspirée à cette masse de chair inepte: notre ami Barbedor?... Pouvions nous avoir une meilleure occasion? et n'y a-t-il pas là de quoi dérouter tous les limiers qui nous poursuivent?... Allons, Garnier, relève-toi! c'est ici notre dernier combat! Tu seras riche demain et nous choisirons quelque bonne capitale, Dresde, Vienne, Berlin, où, moins connu qu'ici, tu pourras enfin accomplir le rêve de toute ta vie et trancher un peu du grand seigneur!

Elle semblait avoir repris vie. Elle ne grelottait plus, malgré la pluie fine et froide qui commençait à tomber.

--Donne-moi ton bras! ordonna-t-elle.

Clérambault obéit. Ils se dirigèrent tous les deux, le long du sentier gras et glissant, vers l'entrée particulière de la maison de Barbedor. De la route où ils étaient, les fenêtres de la salle étaient complétement cachées; le logis avait une apparence honnête. On

eût dit une de ces pauvres petites villas de la banlieue qui ont le malheur d'appuyer leurs derrières au mur d'un bouge.

En marchant, Clérambault demanda:

--Où est la voiture?

--De l'autre côté de la rue de l'École, au coin du nº 38... Les chevaux m'ont paru bons: ils nous mèneront comme des anges jusqu'au premier relais.

Elle s'arrêta pour demander à son tour:

--Tu as tes hommes?

--Oui, répondit Garnier.

--Où sont-ils?

--Vous étiez assise à dix pas de l'un d'eux, tout à l'heure.

--C'est vrai. J'ai entendu respirer derrière la haie... Tu es sûr d'eux?

--Pourvu que je m'en mêle.

La marquise appuya ses deux mains sur le caban de Garnier et se dressa comme si elle eût voulu voir son visage malgré l'obscurité.

--Et tu t'en mêleras?... murmura-t-elle.

--Oui, répondit encore le marieur.

--C'est bien. Je sens que tu dis vrai. Encore quelques minutes, et nous aurons atteint le port.

Le petit perron de la maison Barbedor était devant eux. Garnier mit dans la serrure une des deux clefs qu'il tenait à la main.

--Et s'il n'allait pas venir!... murmura-t-il avant de tourner la clef.

--C'est que la dernière de nos trois hypothèses serait vraie, répondit froidement Flavie, il aurait vu Maxence.

--Mais alors?...

--Me demandez-vous ce qui arriverait de vous ou de moi?

--De vous et de moi, Flavie.

--De vous, je n'en sais rien... les hommes sont lâches quelquefois à ces suprêmes instants... mais, moi, je vous donne ma parole d'honneur que la justice des hommes, comme ils disent, ne peut rien contre ma volonté... Je porte toujours sur moi de quoi éviter la cour d'assises.

--Avez-vous donc la crainte...? s'écria Clérambault épouvanté.

--D'autres l'auraient, ami, répliqua Flavie reprenant son air de reine; car ils ont entre les mains de quoi me perdre dix fois. Le baron du Tresnoy a parlé du fond de sa tombe: ils savent tout, ils ont des preuves de tout, mon histoire est écrite dans leurs dossiers; leur procédure est prête, et il ne leur reste plus qu'à trouver ma piste, chose facile, si je n'ai point, moi, pour leur donner le change, ce talisman qu'on nomme million... Mais rassure-toi, si tu as compté sur moi, mon ami, mon second, mon bras droit, toi qui as ta part dans toutes les actions qu'ils qualifieront de crimes. Je n'ai pas peur, mon espoir est entier. Nous avons bien employé, sois-en certain, nos dernières finances! Nos ennemis font fausse

route, leurs alguazils galopent, à l'heure qu'il est, sur un grand chemin où nous ne sommes pas... La nuit est à nous, je te l'affirme: c'est cent fois trop de temps pour triompher... Dans cinq minutes, je serai là-haut, et cette fenêtre, maintenant toute noire, brillera. C'est le signal convenu. Cinq minutes après, sois-en sûr, Achille s'engagera dans le sentier désert; car ce signal lui dira: «Maxence est là!»

--Viendra-t-il seul? demanda Garnier.

Au lieu de répondre, Flavie continuait en s'animant:

--Notre rôle, ce soir, c'est d'attendre une heure, deux heures s'il le faut... d'attendre patiemment, le bras sûr, le cœur prêt... d'attendre jusqu'à ce qu'il vienne, car il viendra: sa passion m'en est garant.

--Mais, répéta Garnier, viendra-t-il seul?

--Seul... Il n'a plus d'amis... j'ai fait le vide autour de lui... Cherche qui pourrait l'accompagner. Est-ce le maréchal outragé? Est-ce Béatrice chassée? Est-ce le vicomte de Grévy blessé de sa main? Est-ce sa fille, enfin, qui a voulu un refuge loin de la maison paternelle?... Il viendra seul te dis-je... Il pénétrera seul auprès de moi... Si je parviens à l'abuser jusqu'au bout; s'il me confie son portefeuille...

--Et comment vous le confierait-il? l'interrompit Garnier,--puisqu'il verra déjà qu'on lui manque de parole: Maxence ne sera pas là.

--Ses amis nous servent en ceci, répliqua Flavie, dont l'inflexion de voix laissa deviner un sourire;--ses amis le traquent. Il sait que maître Souëf, notaire, a subi un interrogatoire au sujet

des immeubles vendus. Il croit que toute cette meute est lancée non pas contre lui, mais contre ses deux millions... S'il ne se doute de rien, il ajoutera foi au départ de Maxence, qui l'attend à Marseille...

--Qui l'attend?... répéta Clérambault.

--Je le lui dirai, du moins, fit la marquise avec un mouvement d'impatience.--Il est bien naturel que mademoiselle de Sainte-Croix n'ait point voulu se trouver dans ces embarras, dans ces fuites précipitées... Me comprends-tu?

--Parfaitement.

--Il est bien naturel encore que le comte, chassé à courre comme il l'est par sa famille et ses amis, dépose entre des mains tierces ce qu'il a pu réaliser de sa fortune... et dans quelles mains mieux que dans les miennes...?

--Sans doute, sans doute, fit Clérambault presque gaiement.

La marquise lui mit sur le bras sa main gantée de noir.

--Tout cela ne veut pas dire qu'il le fasse, murmura-t-elle;--car il y a des gens que leur destinée pousse. Cela veut dire seulement que la chance vaut la peine d'être tentée... Achille ne m'a jamais fait de mal... Nous allons trop loin, cette fois, pour craindre de laisser un vivant derrière nous... Je n'aime pas le sang au début d'un voyage.

--Je ne l'aime jamais, moi, dit Clérambault,--quand on peut s'en passer.

--Il est donc entendu, reprit Flavie, que, s'il lâche le portefeuille, tes hommes le laisseront passer.

--Comment saurais-je qu'il a lâché le portefeuille?

--J'éteindrai ma lumière, répondit la marquise... Est-ce entendu?

--C'est entendu... La lumière éteinte est signe de clémence.

--Dans le cas contraire..., commença Flavie.

Garnier l'interrompit précipitamment et répéta:

--C'est entendu!

La porte fut ouverte. La marquise entra seule. Garnier s'engagea de nouveau dans le sentier. Arrivé à moitié chemin du château de la Savate à la rue de l'École, il fit entendre à bas bruit ce fameux cri de chouette que les malfaiteurs s'obstinent à choisir pour signal, malgré l'état banal où il est tombé.

Trois cris pareils lui répondirent dans les buissons voisins.

La pluie augmentait. Le terrain humecté devenait de plus en plus glissant.

--Mauvaise nuit pour M. le comte! grommela Garnier, qui serra son caban autour de ses reins.

Puis, après un silence et regardant la maison Barbedor:

--S'il entre là, tout est en question. Une fois qu'elle aura le portefeuille, le diable sait quelle part du lion elle se fera... L'ordre et la marche sont arrêtés... il faut que l'affaire de ce beau garçon soit réglée en allant et non pas en revenant.

Il franchit un talus et passa dans les terres. Par trois fois il s'arrêta, et l'on aurait pu entendre quelques mots échangés à voix

basse.--Il donnait à ses hommes leurs nouvelles instructions.

Quand il regagna le sentier, une lumière isolée brillait mélancoliquement au premier étage de l'arrière-façade du château de la Savate.

Cette lumière était la lampe qui éclairait madame la marquise de Sainte-Croix.

Flavie était, comme d'habitude, vêtue de noir, avec un voile épais sur le visage. En entrant dans la chambre, elle avait trouvé en tâtonnant les allumettes,--comme ces pauvres ouvrières qui reviennent chez elles, à la nuit, après leur journée achevée.

Elle connaissait les êtres. La lampe fut vite allumée, et la porte communiquant à l'établissement Barbedor fut fermée à double tour, avec accompagnement de verrous.

Flavie, avant de s'asseoir, alla prendre dans un placard une bouteille et un verre qu'elle posa sur la table.

Il faisait froid. Elle grelottait sous sa robe mouillée. La cheminée n'avait point de bois. Son regard fit le tour de la chambre pour en chercher; puis elle se laissa choir sur un siége, au-devant de la table en murmurant:

--Une demi-heure est bientôt passée!...

Elle releva son voile, et, prenant la bouteille d'un geste plein de fatigue, elle emplit son verre aux trois quarts.

C'était de l'eau-de-vie pure.

Son œil morne resta un instant fixé sur le verre.

Sa taille, sous les plis mouillés de son vêtement noir, semblait affaissée et comme racornie. La dentelle molle de son voile tombait droit, de chaque côté de ses joues amaigries. Elle était blême; sa tête s'inclinait sur sa poitrine creuse. Tout parlait de ruine dans cette femme. C'était, dans toute la force du terme, un être ravagé.

Au bout de deux ou trois minutes, elle avança la main et porta son verre plein à ses lèvres. Elle but d'un trait, mais avec effort, l'énorme quantité d'eau-de-vie qu'elle s'était versée.

Puis elle demeura immobile, ramassée sur elle-même pour se réchauffer.

Un silence complet régnait dans la chambre; mais, par intervalles, des bruits tumultueux montaient de la salle de lutte. La pluie fouettait sourdement les carreaux.

Après un autre intervalle de deux minutes, l'alcool faisant son effet, un peu de sang revint aux joues de Flavie. Son regard ressuscita. Sa lèvre flétrie et froncée eut comme un sourire.

C'était une pensée gaie qui lui traversait la cervelle.

--Pauvre Garnier! fit-elle, si je voulais, il n'aurait rien... je partirais toute seule... Avec deux millions, en Allemagne ou en Italie, on fait grande figure... Mais pourquoi le frustrer? C'est un domestique qui ne coûte rien... La part qu'on lui donne, il est toujours temps de la reprendre... Ce serait folie que de briser cette tirelire vivante où je trouve toujours une poire pour la soif...

Le vent secoua les châssis de la croisée.

Flavie se retourna lentement et tout d'une pièce.

--Beau temps pour quitter Paris! murmura-t-elle; là-bas où je vais, le soleil est chaud et le ciel bleu... Ce misérable climat, vanté par la mode idiote, ne me convient plus. Il me faut la chaleur et la lumière...

Elle tendit vivement l'oreille. Sa face, un instant ranimée, changea de couleur.

--Les millions montent-ils? pensa-t-elle tout haut.

Puis, après un silence anxieux:

--Pas encore... Cette chambre en a bien vu, de l'argent!... mais jamais tant à la fois... Deux millions!... c'est le plus beau coup de ma carrière de joueuse...

En ce moment où le tapage du rez-de-chaussée s'amoindrissait jusqu'au murmure, un roulement lointain se fit entendre. C'était une voiture qui cahotait sur l'inégal pavé de la rue de l'École.

Les joues de Flavie devinrent toutes rouges, tandis qu'un cercle bistré se creusait profondément autour de ses yeux.

Elle appuya ses deux mains contre sa poitrine oppressée.

--Mon cœur bat encore! dit-elle; voici ma fortune qui vient!

VIII

-- Temps de bras, temps de hanche, temps de ceinture et temps de cou. --

Parfum de roses! tendres émanations des acacias en fleurs! douce odeur des violettes! arome poético-culinaire de l'oranger, du thym et de la vanille! enivrantes effluves de toutes sortes qui avez vos gammes comme les sons et les couleurs, ô belles jouissances de l'odorat délicat et sensuel!--La salle de Barbedor! voilà une cassolette!

Tout ce qui peut exaspérer le nerf olfactif était réuni dans cette vénérable enceinte: la fumée des pipes et des cigares, l'huile des quinquets, le cuir des bottes, le vin des haleines, l'ail des fils de la Provence, le caoutchouc des hommes riches et bien mis, la pommade des demoiselles, combinée avec l'eau de Cologne perfidement glissée dans leurs mouchoirs, la garance des militaires, et par-dessus tout la puissante transpiration des bonshommes!

Ils sont presque tous du Midi. Le Midi est la terre des parfums. Quand un fort-et-adroit, natif d'Arles ou de Sète, est en effervescence, approchez-vous, si vous avez du cœur.

Aucune plante, depuis le syringa jusqu'au basilic, aucun animal, depuis la civette jusqu'au putois, ne possède assurément une aussi vaillante odeur. C'est le comble! c'est le sublime! Avec un seul Hercule de Tarbes, distillé convenablement, on empoisonnerait l'atmosphère de Paris tout entier et de sa banlieue.

Or, ils étaient dix, ils étaient vingt, tous plus ou moins charabias, tous disant: _Qui est-ceu?_ tous jurant tron de l'air, et nourris d'oignons depuis leur plus tendre enfance.

On avait lutté déjà. Ils étaient tous en sueur. Chaque pouce carré d'air valait un demi-boisseau de guano pour l'agriculture.--Mais on va chercher bien loin les engrais qu'on a sous la main.

Vous auriez pu couper l'atmosphère au couteau. C'était superbe, Un oiseau du bon Dieu y fût mort en trois minutes.--Niquet et Palaproie ouvraient leurs narines gourmandes, ces dames s'éventaient avec les cartes du restaurant Barbedor; nos lions respiraient en désespérés la fumée de leurs cigares et les gamins de la galerie frétillaient comme le goujon dans l'eau sale.

Chaque être organisé se réjouit quand il trouve le milieu qui lui est propre. L'atmosphère est pour beaucoup dans la passion que beaucoup de gens comme il faut nourrissent pour les assauts de force et d'adresse.

L'atmosphère et les mâles harmonies de l'orchestre Soufflard!

Vingt-quatre hommes de cuivre! quarante-huit poumons de cannibales! polkas de Pilodo, valses de Musard: musique faisant sur l'oreille le bon et salutaire effet de l'étrille sur la peau.

Ce sont les assaisonnements nécessaires de la lutte, du bâton, du chausson et de la canne. Sans ces condiments appropriés, les dandys, les artistes, les bourgeois, les demoiselles, les gamins et les militaires ne trouveraient nul charme à ce spectacle.

Voici, cependant, Jean-François Vaterlot qui s'avance sur la pointe du pied, au milieu d'applaudissements frénétiques. Il dandine agréablement son vaste abdomen et se pose au centre de l'arène pour _faire l'annonce_.

L'annonce, au premier abord, semble peu de chose; mais il n'y a pas de petit détail.

Barbedor a la bouche en cœur et le sourire aux lèvres,--et, cependant, un observateur habile découvrirait sur sa large face quelques signes d'inquiète préoccupation.

Barbedor salua trois fois avec une grâce mêlée de dignité.

--Messieurs, dit-il en s'adressant spécialement aux gentlemen de cinq francs,--je n'ignore pas qu'il est de mon devoir de faire le boniment d'usage ici présent à cette place, au début, sur le coup de huit heures sonnantes, tel que l'affiche annonce le début de la soirée... Il a fallu que le diable s'en mêle pour m'excuser, quoique j'espère que Casseur ne s'est pas rendu désagréable à la société.

Il y eut un bienveillant murmure à l'adresse de Casseur.

Barbedor continua:

--En foi de quoi, nous allons compliquer la séance par le jeu d'adresse promis expressément entre M. Malebranche, élève du fameux Soubeyrol, et le jeune Mustapha, quarteron de Madagascar, d'où la reine du pays l'estimait à sa juste valeur.

--Bravo, Vaterlot, bravo!

NIQUET: Est-il bête, ce gros-là!

PALAPROIE: Pour bête... ça y est!

UN RAPIN _qui est venu là pour étudier le muscle_: Un commissaire! un sergent de ville! un gendarme!

UN HOMME SANS COL DE CHEMISE, _s'approchant_: Qu'est-ce qu'il y a?

LE RAPIN: Un invalide et quart qui parlent d'assassiner Louis-Philippe!

NIQUET, _au rapin, noblement_: Vous proférez une imposture, blanc-bec!

PALAPROIE: Ah! mais oui!

QUELQUES VOIX: Silence, la campagne d'Égypte!

NIQUET: On y était... avec honneur!

PALAPROIE: Attrape! dans le cinq cents!

MONTMORIN: Barbedor, vous parlez avec plus de facilité que l'année dernière.

FRÉMIAUX: Votre organe a gagné!

BEAUMONT: Vous êtes un orateur.

UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS (section de sculpture): Voyons ces torses!

QUELQUES CASQUETTES, _à la galerie_: Assez causé! le prince Albert de Madagascar!

BARBEDOR, _aux dandys_: Flatté comme toujours d'avoir su vous plaire... En foi de quoi, les susnommés vont avoir l'honneur de travailler sous vos yeux et... allez, la musique!

M. Malebranche, élève du fameux Soubeyrol, arriva en marchant sur les mains; Mustapha, quarteron, favori de la reine des Madécasses, se présenta en exécutant une série de sauts périlleux par le flanc à la manière indienne. Cela fit bien plaisir à la société.

Ils se mirent en garde. L'élève de Soubeyrol était un Spartacus de faubourg, blanc comme du lait et bâti à l'avenant. Mustapha avait un corps de chimpanzé et une figure d'alligator.

Barbedor s'écria avant de rentrer dans le vestiaire:

--Attention! c'est une belle partie... ces deux hommes ont du talent... Assez de musique!

Je crois bien qu'ils avaient du talent! Le Struensée malgache surtout. Quel favori! A peine la première poignée de main d'usage était-elle donnée et reçue, qu'il écrasa d'un coup de pied le nez étonné du faubourien.--Bravo!--Le faubourien voulut répliquer par un arrêt sur place; mais, _ramassé_ aussitôt, il mordit la poussière aux applaudissements du public.

--Un peu plus de soin, Malebranche! dit Casseur sévèrement.

Malebranche obéit et fit un rouge à l'œil du Malgache. La couleur de ce sauvage Monaldeschi ne permettait pas qu'on lui fît un noir. Il poussa un rauque hurlement. Les nègres n'aiment pas à être battus, malgré tout ce que disent les abolitionnistes. Il porta deux coups de boxe, de pied ferme; puis, voltant avec une prodigieuse rapidité, il posa la main droite par terre et lança son pied gauche à l'oreille de Malebranche.

Celui-ci se fâcha, malgré le célèbre nom de philosophe qu'il avait l'honneur de porter. Il se rua sur Mustapha et parvint à lui incommoder l'autre œil.

Alors, tous les deux y allèrent de bon cœur, à la grande joie des casquettes et même des chapeaux doublés de blanche soie. La lutte se fit sérieuse. Coups de poing et coups de pied plurent comme grêle. Le faubourien rugissait comme un lion; le nègre montrait en grinçant la double rangée de ses dents de crocodile. C'était horrible à voir.

Bravo! Convenons d'une chose. Il n'y avait que Barbedor pour donner des satisfactions pareilles à ce public d'élite. Les autres

directeurs escamotent l'affiche; Barbedor, au contraire, allait au delà des promesses de l'affiche.

Quel homme! et que son souvenir est resté profondément gravé dans le cœur de ceux qui aiment les torgnoles sincères!

Eh bien, le croiriez-vous? pendant que cette belle partie avait lieu, pendant que ces deux hommes de talent s'assommaient loyalement et de bonne loi, Barbedor était distrait, Barbedor songeait, Barbedor n'aurait pas su dire lequel de Malebranche ou de Mustapha avait reçu le plus d'_atouts_.

Il s'appuyait, mélancolique, au montant de la porte du vestiaire.

Jean Lagard l'observait du coin de l'œil.

On eût dit que la préoccupation de son oncle le gagnait. Il était inquiet, et plus d'une fois déjà, depuis que la séance était commencée, ses collègues l'avaient entendu grommeler:

--Il y a anguille sous roche!

Au moment où le Malgache et le faubourien s'entre-prodiguaient le plus généreusement les produits de leur industrie, Barbedor se sentit toucher l'épaule par derrière.

Il tressaillit. Dans la situation d'esprit où il était, le premier mouvement est toujours la frayeur.

--Qu'est-ce que tu as donc, papa? lui demanda Jean Lagard, dont les yeux perçants étaient fixés sur ses yeux.

Le cabaretier haussa les épaules avec mauvaise humeur.

--Ce n'est que toi! gronda-t-il.

--Et qui croyais-tu donc que c'était, papa, pour avoir si grand'peur? insista Jean.

--Moi, peur?...

--Papa, tu as mauvaise figure!... Tu n'es pas à ton affaire.

Barbedor essaya de sourire.

--Grand fou! murmura-t-il en rentrant dans son rôle.

Car, depuis quelque temps, il accablait son neveu de caresses.

--Je ne sais pas si je suis fou, papa, répliqua Jean,--mais tu as quelque chose.

--Allons donc! protesta Vaterlot.

--Je n'aime pas à te voir ainsi, continua Jean Lagard,--parce que je me souviens et que je me méfie.

--Tape-t-il bien, ce Malebranche! fit Barbedor.

--Tu sais bien, papa, l'interrompit Lagard en le saisissant par le bras,--qu'avec moi, feintes, fausses attaques et remises ne servent à rien... Où as-tu été tout à l'heure?

--Bon! s'écria le cabaretier,--voilà que je te dois des comptes, à présent!

--Tu ne veux pas me dire?

--Non... Je ne peux donc plus avoir mes affaires, avec un établissement comme le mien!...

--N'y a pas d'affaires pour te forcer à quitter ton rang au moment de l'annonce.

--Paraît que si...

--Pourquoi n'a-t-on pas envoyé la stalle à mon cousin Vital?

--On l'a envoyée.

--C'est un faux!... il serait là!... Il me l'avait promis!... Et ma marraine, maman Carabosse, lui a-t-on envoyé son billet?

--Aussi vrai que Dieu est Dieu...

--Papa, c'est comme ça que tu parles chaque fois que tu vas mentir!... Fais attention à une chose: c'est que, s'il y a du Garnier sous jeu, ce n'est pas avec les amis que je vas me prendre!

Un tonnerre d'applaudissement lui coupa la parole.

Le faubourien, littéralement tatoué de coups par le nègre, avait fini par le saisir dans ses bras et faisait le tour de la salle en le brandissant au-dessus de sa tête. Le caïman, furieux, déchaussait sa machine et cherchait en vain à se dégager.

--La musique! cria Barbedor.

Sur l'honneur, les déchirants accords de l'orchestre Soufflard parurent douçâtres après ce qu'on venait de voir.

--L'ancien, dit Niquet en abordant Vaterlot,--nous sommes venus, nous deux Palaproie, voir vos bamboches avec notre argent... Vous ne nous remettez pas?... Nous avons trinqué ensemble avec Roger, là-bas, sur l'esplanade.

--Ah! mais oui! appuya l'adjudant, et c'était pas de la piquette.

--Payez-vous un verre de quelque chose? demanda franchement le sergent;--votre contrôle a mis la caisse à sec.

--Ça y est! fit Palaproie;--rien dans les mains, rien dans les poches.

Barbedor ne fut pas fâché de trouver quelqu'un sur qui décharger sa sourde colère.

--Qui m'a amené cette vieille paire de pique-assiettes! s'écria-t-il;--Casseur! mets-moi cela au dépôt des béquilles et parapluies!

--A moi, l'autorité! dit Niquet,--j'ai payé ma place, prix fort!

--A moi, l'armée! hurla plaintivement Palaproie:--au vieux drapeau insulté par les amis de l'étranger!

On ne sait pas comment ces choses se font. En un clin d'œil, tous les gamins de Paris étaient descendus de la galerie et entouraient la porte du vestiaire.

Certes, nous ne nous sentons pas de force à combattre en bloc tous les préjugés naïfs du peuple le plus spirituel de l'univers. Le Parisien jure par la gentillesse du gamin comme il s'attendrit sur l'honnêteté de l'Auvergnat, sur la fidélité du Savoyard, sur la vénérabilité de l'invalide. Ce sont là des proverbes aussi véridiques que la locution fameuse: fort comme un Turc! Bornons-nous à dire timidement qu'il est sage de ne point tenter l'Auvergnat, de surveiller le Savoyard et de tenir à distance le gamin et l'invalide.

L'invalide et le gamin surtout sont à redouter.

Niquet et Palaproie, se voyant soutenus par leurs alliés naturels, commencèrent un chant alterné à la façon des bergers arcadiens de Virgile.

Niquet éditait les outrages; Palaproie les approuvait par des _ah! mais oui!_ et des _ça y est!_ bien nourris.

--Quoi donc! fit Niquet en se retirant vainqueur;--voilà ce que c'est que de s'encanailler, comme on dit, et d'aller avec des personnes de basse classe! Si nous n'avions pas fréquenté le Roger, qui a été mis à la porte de chez l'homme qui entretenait sa fille, nous n'aurions pas fait la connaissance de monsieur!

--Voilà où en est l'histoire! murmura Frémiaux.--Mais quand donc Achille épouse-t-il son astre?

--On parle de le faire interdire, repartit M. de Beaumont;--et je ne sais plus qui m'a dit que le parquet s'occupait de madame de Sainte-Croix.

--Pas possible!

--Grévy est là dedans... surtout sa femme.

--Cette Béatrice était bien belle!... soupira Montmorin.

C'était comme une oraison funèbre.

Il fallut la force publique pour remettre en place Niquet, Palaproie et le gamin. Encore, la force publique eût-elle échoué à rétablir le silence, si l'orchestre Soufflard, déchaîné à propos, n'eût fait pleuvoir tout à coup cette averse de notes offensantes qui stupéfie.--Un homme d'esprit, du temps de Louis-Philippe, avait inventé les pompes contre l'émeute. C'est usé désormais. Essayez à l'occasion l'orchestre Soufflard, et vous verrez la révolution détaler en se bouchant les oreilles.

--M. Faydenier, déclama cependant Barbedor,--contre M. Mélussart, pour un assaut de canne... La société est priée d'y donner

toute son attention, M. Mélussart venant de Bruxelles, où il a récolté une riche moisson de succès, et M. Mélussart ayant eu l'avantage de se donner en spectacle à Son Altesse royale le fils aîné de l'empereur de Russie.

--Altesse impériale, rectifia le rapin.

--Royale ou impériale, vous, là-bas, la chemise de l'été passé, riposta Vaterlot,--c'est inférieur, vu que c'est tous les deux des hommes de talent, distingués dans leur partie.--Pas de musique, vu l'heure avancée!

Que dire d'une assemblée qui n'eût pas applaudi à ces chaleureuses paroles!

L'absence de la musique fut surtout appréciée.

M. Faydenier et M. Mélussart entrèrent en scène d'un air noble. Ils avaient tous deux cette belle tenue des hommes de l'art qui ont longtemps manié _la trique_, pour employer l'expression un peu familière du métier. Ils se campèrent sur les jarrets, une main à la hanche, et prirent tous deux la garde de quarte pour saluer.

Le salut de la canne est long. Les gens qui s'y connaissent le savourent comme un dilettante déguste une sonate de Beethoven.

Puis les masques furent mis, et nos deux champions tombèrent en garde de tierce. L'air coupé siffla. Les deux cannes, frappées tour à tour, résonnèrent. Le sol trembla sous les appels. Tête-bleu! M. Faydenier eut le flanc sanglé par un coup franc qui lui ôta la respiration; mais M. Mélussart reçut un plein coup de

tête, suivi, à court intervalle, d'un coup de fouet qui lui trancha la cuisse...

Mais trêve aux comparses. Le souverain public est las de s'amuser aux bagatelles de la porte. Il a prononcé son arrêt:

--Une belle en trois coups!

Puis cent voix à la fois:

--Jean Lagard! Jean Lagard!

Barbedor parut et dit avec émotion:

--Vous allez l'avoir... Je n'ai pas besoin de vous spécifier ce qu'il est... Les bonshommes qu'il va tordre sous vos yeux ont fait leurs preuves... Plantehoux, dit le Poteau de Béziers, Boichel, dit le Redoutable Auvergnat, Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, Muscamel, dit le Buffle de Carpentras sont tous des premiers sujets... et y a bien qui feraient une affiche avec un seul d'entre eux...

--C'est vrai! c'est vrai! approuva la partie équitable du public.

--Vous allez l'avoir! reprit Barbedor,--et, si vous ne l'avez pas eu plus tôt, c'est qu'il veut vous servir un plat de son métier... Il ne se contente pas d'affronter quatre hommes, il veut les _tomber_ l'un après l'autre sans souffler, comme des capucins de cartes...

--Bravo! vivat! vivat!

--Parbleu! dit Niquet, qui était maintenant de l'opposition,--ils s'entendent!

--Ah! mais oui! soutint Palaproie.

Mais leur faible voix fut étouffée par l'enthousiasme général.

--Allez, la musique!

Si l'enthousiasme n'avait pas suffi, c'était là de quoi étouffer de bien autres bruits que les clameurs essoufflées de nos deux invalides.

Jean Lagard bondit dans l'arène, suivi de son premier antagoniste, l'illustre Plantehoux.

Jean était nu, comme c'est la coutume. Un étroit caleçon rayé rouge et noir lui serrait les reins. C'était la perfection de la structure humaine, et vous eussiez dit, quand il se posa immobile au milieu de l'arène, un marbre antique, échappé par miracle aux injures des siècles.

M. Plantehoux était beaucoup plus grand et beaucoup plus gros que Jean. Il présentait le type accompli de cette vulgaire vigueur qui émerveille nos foules en foire: bras volumineux et musclés brutalement, jambes pléthoriques, vastes épaules supportant un cou très-court, surmonté par une tête de batracien. En marchant, il faisait saillir ses pectoraux, et ses poignets, posés sur ses hanches, gonflaient par un effort coquet et caché ce bourrelet brachial dont les athlètes sont si fiers et dont le nom scientifique est tombé dans le ruisseau: les biceps.

En voyant ces deux hommes en face l'un de l'autre, tout profane eût parié pour M. Plantehoux. Mais il y avait peu de profanes chez Barbedor et ce fut Jean Lagard qui fut bruyamment acclamé.

Après quoi, on les vit se poser tous deux souriants et alertes, puis se tâter.

Se _tâter_, c'est chercher la prise.

Ce jeu a véritablement quelque chose de gracieux et de mystérieux. Rien dans ses préludes n'annonce les violences du dénoûment. Ils sont là, calmes et en apparence débonnaires. Leurs têtes amies se touchent. Leurs mains luttent si doucement, que vous croiriez à des caresses.

Mais, tout à coup, l'un d'eux a écarté d'un mouvement rapide les mains de son adversaire. Il a trouvé un passage: ses deux bras étreignent les reins de l'autre, qui se roidit, qui gémit, qui souffle et met tous ses efforts à ne pas perdre plante. C'est vif comme une explosion. Avant que vous ayez le temps de voir comment la chose est advenue, un des deux champions a mordu la poussière.

M. Plantehoux, dit le Poteau de Béziers, lutteur émérite, sachant sur le bout du doigt tous les coups possibles, n'avait qu'un soin: se garer. Il n'attaquait jamais et se retranchait dans sa prudente et savante défense.

Jean Lagard n'en était pas là. Jean Lagard avait à soutenir sa réputation éclatante. La défense lui était interdite. On attendait de lui l'attaque brave et dangereuse, qui livre toujours son homme. Noblesse oblige.

Jean Lagard, après deux ou trois minutes de prélude exécuté dans le grand style, _ceintura_ M. Plantehoux, l'enleva de terre et le lança à trois pas. Plantehoux tomba sur le flanc gauche et dit:

--N'y est pas!

Jean sourit, se livra, fut ceinturé à son tour, se dégagea comme une anguille et laissa M. Plantehoux, terrassé sur le flanc

droit.

--N'y est pas!

--Ça va venir, murmura Barbedor, qui oubliait toute préoccupation pour se livrer aux jouissances de son dilettantisme éclairé.

Jean vint bonnement se présenter de dos à M. Plantehoux, que la colère rendit écarlate. Plantehoux n'était pas sans savoir que cet insolent défi cachait une feinte; mais, en rassemblant toute sa force pour étouffer son homme, au moment où on l'enlève de terre, il n'y a pas de feinte qui tienne.

Chacun pouvait lire sur la figure de Plantehoux quel effort désespéré il allait tenter. Ses muscles se roidissaient par avance et les veines de son front se gonflaient.--Il opéra la prise en poussant un cri rauque. On entendit ses deux mains claquer en se rejoignant sur le ventre de Jean, qui fut enlevé de terre comme une plume et renversé si brutalement, que chacun craignit pour sa vie.

Mais Jean, souple comme un serpent, se retourna en l'air, sans lâcher le bras gauche de son antagoniste. Il retomba élégamment sur ses deux mains, et, voltant avec le bras de Plantehoux, emprisonné sous son aisselle comme dans un étau d'acier, il l'entraîna, vaincu, dans son mouvement de rotation et le coucha tout doucement sur les deux épaules.

--Il y est! il y est! il y est! cria la foule.

Plantehoux se releva, salua et s'enfuit, tandis que Jean Lagard, souriant aux applaudissements de la foule, disait avec bonhomie:

--Un petit _temps_ de bras!

Dans la lutte, les différents coups se désignent par ce mot _temps_.

Barbedor s'essuya le front; car il peinait plus que les lutteurs en scène.

--Ah! nom d'un cœur! murmura-t-il,--quel amour!... Est-ce exécuté? Ça vaut-il l'argent?... M. Plantehoux est un premier sujet...

--A un autre, papa! dit Jean Lagard, qui frottait dans la sciure ses mains mouillées.

--Tu ne veux pas souffler un peu, neveu?...

--Reposez-vous, Jean, reposez-vous, dit le public.

--Pas besoin, répliqua Lagard;--envoyez!

--Hein!... fit Barbedor,--quel amour!... Avance, monsieur Boichel... Messieurs et dames, c'est M. Boichel, dit le Redoutable Auvergnat, homme de talent et beau lutteur... Tais-toi, la musique!

Avez-vous vu un tigre se raser et bondir? Ce Redoutable Auvergnat avait des allures de bête fauve. Loin d'avoir la pesanteur de ses compatriotes, il était bâti comme un Arabe: long corps, longues jambes, bras démesurés, peau de cuivre, abondamment velue, et que sa musculature, qui semblait un réseau de cordes, soulevait au moindre mouvement. De loin, il avait l'air d'une de ces études anatomiques qu'on nomme des _écorchés_. Ses tendons, rudement dégagés, semblaient en dehors de son épiderme.

Une barbe épaisse couvrait sa face basanée. Son front bas se montrait à peine entre ses cheveux crépus et ses sourcils hérissés, au-dessus desquels ses yeux brûlaient: deux charbons ardents.

M. Boichel était vierge de toute chute. On pouvait bien le renverser, mais jamais sur les deux épaules. Son agilité de chat sauvage le préservait toujours.

--Allons, vieux, lui dit jovialement Jean Lagard; faut pourtant y passer!

Il n'avait pas achevé, que Boichel lui nouait ses deux mains noires derrière la nuque. C'est le coup favori de ces lutteurs plus agiles que vigoureux qui cherchent à user, à fatiguer, à congestionner,--si l'on peut parler ainsi,--Hercule, plus lourd. Voyez le serpent aux prises avec le buffle...

Quand Boichel tenait, c'était pour tout de bon. Il était d'acier, ce chacal! Il avait une si terrible manière de secouer la nuque des gens qu'il voulait étourdir, qu'on se sentait venir la sueur froide à regarder cette lutte. Là-bas, dans le Midi, deux ou trois bonshommes étaient morts d'apoplexie sous sa main.

Cela fait bien dans les états de service d'un fort-et-adroit.

Jean Lagard avait donné sa tête bonnement. Il se laissait secouer avec une patience angélique. Ses cheveux allaient et venaient, fouettant tour à tour son visage et sa nuque; mais il n'avait pas l'air d'en éprouver beaucoup de gêne. Ses deux mains s'appuyaient contre ses cuisses, et il tournait tranquillement, suivant les furieuses évolutions de Boichel.

--Tu vas le décoller, coquin! dit Barbedor, qui n'avait plus un fil sec sur le dos.

--C'est de franc jeu! ripostèrent les amis de Boichel; chacun sa manière!

Boichel, se voyant soutenu, redoubla d'efforts. Il avait l'air d'un diable acharné après une âme en peine.

Jean Lagard se mit à rire.

--C'est drôle, dit-il, que rien ne peut me donner la migraine, à moi!

Vous jugez du succès de rire.

Boichel en devint littéralement enragé.

--La! la! fit Jean, ne nous emportons pas, ma poule... Tu commences à me gêner un petit peu.

Il se redressa brusquement, jetant son torse en arrière et ne prenant même pas la peine de retirer ses mains appuyées contre ses cuisses. Il souleva ainsi Boichel, suspendu par ses propres bras.

--De quel côté veux-tu tomber? lui demanda-t-il.

Boichel, râlant et grinçant, essayait de l'étrangler.

--Tu piques, la mouche! s'écria Jean.

Et, rabattant sa tête tout à coup, il pesa sur la poitrine de l'Auvergnat, qui s'en alla rouler tout au bout du tapis. Jean n'avait pas fait usage de ses mains.

Pendant que la salle éclatait en trépignements, Boichel se releva et se rua pour ressaisir sa proie: la tête de Jean. Il était tombé sur les reins, mais une seule de ses épaules avait touché le tapis.

Jean évita l'attaque en se jouant.

--Je n'en veux plus, dit-il, et je vas te punir par où tu as coutume de pécher.

Il s'élança à son tour, et, malgré les sauts prodigieux de l'Auvergnat, il le saisit par le cou. Alors commença une sorte de promenade circulaire. Boichel, se débattant comme un démon, et Jean, tranquille comme s'il eût fait les cent pas bras dessus bras dessous avec un ami, se mirent à tourner autour du tapis. Le bras de Jean maintenait sous presse la tête de Boichel.

Au commencement du troisième tour, Jean dit:

--Ce serait méchant de le faire languir.

Il pesa sur le cou en tournant sur lui-même et en faisant saillir brusquement sa hanche droite. Le corps de Boichel bascula sur cette hanche comme sur un pivot. Il resta un instant les jambes en l'air; puis il s'étendit sur le dos, en plein, comme un noyé à la Morgue.

Jean mit ses mains derrière son dos, sourit, salua et dit:

--Temps de hanche!

Boichel s'esquivait tout honteux.

--N'y a pas d'affront! lui dit Barbedor avec emphase; quand on est tombé par mon neveu, ça ne compte pas... Allez, la musique! Tonnerre du ciel! du tapage pour cinquante sous!

Jean Lagard fit un geste de souverain commandement aux musiciens, qui prenaient déjà leurs cuivres, et s'écria de sa bonne voix sonore et franche:

--A un autre!

--A un autre, puisqu'il le veut! répéta Barbedor. Vous feriez le tour du monde, mes amis, avant de rencontrer son pareil!

Frémiaux et les autres dandys adressaient au vainqueur des félicitations exprimées en termes techniques. De nos jours, un des grands mérites des jeunes sens à la mode est de connaître à fond tous les argots. Cela dispense de parler correctement le français, ce qui est bien commode.

--Messieurs, reprit Barbedor, j'ai l'avantage de vous annoncer M. Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, homme de talent et de résistance.

Lenfant était un _grazioso_, un favori. Il fit son entrée en franchissant à saute-mouton les vastes épaules de Jean-François Vaterlot. C'était un grand et beau gaillard, presque aussi bien proportionné que Jean lui-même. Il avait les bras et la poitrine criblés d'hiéroglyphes tracés au tatouage: des lyres, des cœurs, des canons croisés, des bonnets de la liberté, des drapeaux, des poignards, des grenades, des chiffres, des triangles maçonniques. C'était un véritable album que le corps de ce superbe garçon.

Jean et lui se donnèrent la main et dansèrent, avant de commencer, un petit bout de farandole.

Ils se prirent ensuite loyalement, bras de ci, bras de là, comme on fait dans les luttes bretonnes, où toute la partie d'escrime est supprimée pour ne laisser place qu'à la force pure.

Il était facile de voir que Lenfant était de taille à tenir tête à Jean Lagard. Ce fut, en effet, une lutte de beau style, sans échappées ni reculades. Jean, déjà un peu las, malgré sa puissante haleine, ne donna pas d'abord tous ses moyens. Il tomba deux fois

sur les mains, tandis que Lenfant ne toucha terre qu'une fois. A la troisième reprise, les fanatiques de Jean ne savaient trop que penser.

--Cinquante louis pour Lenfant! proposa Montmorin.

Personne ne releva le gant et ce fut Lagard lui-même qui répondit:

--Tenus!

Lenfant, s'adressant à Montmorin, demanda:

--Qu'y aura-t-il pour moi?

--Moitié.

--Voyadioux! alors, nous allons la danser.

Le jeu se serra aussitôt des deux côtés, et Lenfant, favorisé par la chance, eut une excellente prise. Les pieds de Jean perdirent plante et il fut obligé de mettre ses deux mains sur la figure de son adversaire comme cela se fait en pareil cas.

Il y eut dans la salle un grand silence; parmi ce silence, on entendit la pluie qui tombait au dehors.

Et, tout à coup, une petite voix doucette s'éleva du côté de la rue Saint-Fiacre.

Elle chantait:

--Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir.

--Tiens, fit Niquet, maman Carabosse!

--Ça y est! ajouta Palaproie, fidèle comme l'acier.

--Et par un temps pareil! reprit le vieux sergent.

Barbedor, qui suivait d'un œil ardent la lutte, tressaillit de la tête aux pieds et changea de couleur.

Les mains de Jean Lagard quittèrent les joues de Lenfant. Il se prit à prêter l'oreille aussi attentivement que s'il eût été debout et tranquille sur ses pieds.

Lenfant, profitant du moment, le fit valser et le renversa selon l'art. Un grand cri s'éleva. Chacun crut à la défaite de Jean.

--Il y est! il y est! clamait-on déjà.

Mais Jean s'était retourné comme une carpe entre ciel et terre. Il tomba pour la troisième fois sur ses mains, et resta immobile, continuant à écouter.

On n'entendait plus que la pluie versant ses torrents. Le chant ne se renouvela point.

--Renonces-tu, Jean? demanda insolemment le Toulousain Sans-Quartier.

--Il en a assez pour une fois, dit Niquet.

Et Palaproie, enchanté:

--Ah! mais oui!

Barbedor s'avança.

--Es-tu blessé, neveu?

--On connaît la chose! dit Lenfant, dont l'impertinence allait croissant: c'est des échappements et des couleurs... S'il est blessé, faut que le médecin donne un certificat!

Jean fit un petit signe de tête et prononça:

--Non, je ne suis pas blessé.

--Alors, en avant! crièrent cent voix; on n'est pas ici pour dormir!

--Qu'il se lève ou qu'il renonce!

--Renonces-tu, Jean? renonces-tu?

--Non, répondit Jean très-froidement, je ne renonce pas... Mais écoutez voir un peu.

Il tendit l'oreille dans la direction de la rue Saint-Fiacre.

--Il veut acheter du plaisir! dit Niquet.

Quelques rires s'élevèrent. Jean se tourna vers son oncle en disant:

--J'avais donc bien entendu!

Barbedor haussa les épaules.

Jean était sur ses pieds.

--Brûlons ça! gronda-t-il;--je n'ai plus le temps de m'amuser!

Lenfant se présenta aussitôt de bonne grâce. D'un mouvement rapide comme l'éclair, Jean le saisit aux reins. A dater de cet instant, il n'y eut plus un pas de fait. La lutte eut lieu sur place. On vit d'abord disparaître le brutal sourire du Toulousain Sans-Quartier, qui fit un effort désespéré pour se retourner entre les bras de Jean et lui donner le temps de hancher; mais ces deux bras serrés autour de sa taille étaient comme un moule d'acier.

Jean ne fut même pas ébranlé.

La bouche de Lenfant s'entr'ouvrit; ses tempes battirent; ses jambes eurent un tremblement, et peu à peu l'angle de cambrure de ses reins se referma.

Le silence s'était rétabli si profond, qu'on entendait le tic tac de la pendule à poids, fixée au mur.

Lenfant roula ses yeux injectés de sang. Ses bras s'ouvrirent tout grands. Il poussa un cri de détresse. Jean le déposa sur le tapis comme un fardeau.

--Temps de ceinture! dit-il.

La bourse de Montmorin vint sonner à ses pieds, tandis qu'une salve épileptique d'applaudissements ébranlait les fondations du château de la Savate.

Jean Lagard tendit la main à son adversaire et lui dit en montrant la bourse:

--Moitié pour toi!

Puis, s'adressant à Barbedor:

--J'ai besoin de sortir, dit-il;--faut remettre la dernière lutte à la fin de la soirée.

--C'est impossible, répliqua Vaterlot, qui baissa les yeux après l'avoir regardé avec défiance;--l'annonce est faite, et c'est toi-même qui l'as voulu.

Jean lui mit la main sur l'épaule.

--Papa, dit-il, c'est moi aussi qui t'ai promis que tu ne me tromperais plus qu'une fois... Il y a quelque chose... Vital n'est pas ici... j'ai entendu la voix de ma marraine.

Barbedor fit signe à la musique, et les vingt-quatre cuivres se mirent aussitôt à hurler.

Figurez-vous bien que ces cuivres aiment leur lamentable état. Leur plus grande peine est de se taire.

Mais il fallait bien se taire quand Lagard avait fantaisie de parler.

--La paix! cria-t-il d'une voix qui éclata comme un coup de tonnerre;--apportez-moi le Buffle! J'ai de l'ouvrage, ce soir, et je veux finir ici tout de suite... Bonjour, Muscamel! mon vieux, je vais te _faire_ un temps de tête, pour le bouquet.

D'habitude, MM. les lutteurs sont muets. Jean Lagard avait des priviléges.

M. Muscamel, dit le Buffle de Carpentras, méritait incontestablement son surnom. Il était plus lourd que Plantehoux, et, contre l'ordinaire des forts-et-adroits, ses muscles énormes avaient une riche doublure d'embonpoint. Son crâne, aplati comme la tête d'une grosse couleuvre, et son cou de taureau semblaient le mettre complétement à l'abri du coup annoncé par Jean Lagard.

--Va pour la tête, dit-il en frottant ses mains dans la sciure;--moi, je ferai comme je pourrai.

Il salua et se campa. C'était un obscène athlète: obèse et blafard de peau, seins de nourrice, ventre de Silène.

L'idée d'essayer le temps de tête contre une pareille masse devait sembler extravagante.

Mais Jean Lagard était pressé.

Il se présenta de face, comme s'il eût voulu escarmoucher un peu avant la bataille; ses deux pieds frappèrent à la fois le sol; sa main toucha la grosse épaule du Buffle. Le Buffle n'avait plus rien devant lui; Jean Lagard venait de le franchir comme un cheval à la voltige.

Avant que le lourd colosse pût se retourner, Jean avait noué ses deux mains autour de son cou.

--C'est le diable! dirent les forts-et-adroits avec une profonde admiration.

Ils formaient tous galerie,--nus sous leurs paletots,--devant la porte du vestiaire.

--C'est un cœur! rectifia Barbedor attendri.

Jean s'arc-bouta comme le meunier qui va soulever une somme de blé.

--Chut! fit-on de toutes parts;--silence! silence!

Le silence eut lieu.

Au milieu de ce silence, et comme on voyait déjà surgir les muscles de Jean combinant son effort, un cri faible vint du dehors.

C'était du côté des terrains. Une voix de femme, une voix brisée avait dit:

--Jean Lagard! au secours!

Tout le corps de Jean se détendit. Le Buffle, profitant de ce répit et réagissant tout à coup, l'enleva à deux pieds de terre.

--Bravo, le Buffle!

Mais Jean, pâle comme la mort, désormais, parvint à toucher le tapis de la pointe de l'orteil. Ce fut assez et ce fut foudroyant. Jean poussa ce gémissement profond du boulanger qui bat la pâte. Il mit un genou en terre. Le corps pesant du Buffle, décrivant une circonférence complète dont sa tête était le centre, bascula irrésistiblement et vint tomber sur le tapis avec une épouvantable violence.

Les applaudissements furent remplacés, cette fois, par un grand murmure de stupeur.

Mais on n'était pas au bout.

--Je suis libre, maintenant! s'écria Jean Lagard, qui se redressa de toute sa hauteur.

--Que vas-tu faire?... murmura Barbedor, dont le visage exprimait l'épouvante.

Au pied de l'un des poteaux se trouvaient quatre ou cinq poids de cinquante destinés à l'exécution des tours de force promis.

--Tu vas voir, papa! répondit Jean Lagard.

Il saisit un poids de chaque main et s'élança vers une des fenêtres qui donnaient sur les marais. La foule, épouvantée, se déchira pour lui faire une large voie.

--Arrêtez-le! criait Vaterlot, qui s'élançait pour le rejoindre.

Les deux poids de cinquante, lancés à tour de bras, brisèrent en mille pièces le châssis de la croisée.

Par la brèche ouverte, Jean Lagard se rua au dehors, nu et ruisselant de sueur sous la pluie battante.

Barbedor arriva pour le voir disparaître dans la nuit, en même temps qu'un cri plus faible venait des marais:

--Jean Lagard! au secours! au secours!

IX

-- La maison Roger. --

C'était un petit appartement très-simple, situé au second étage d'une vieille maison de la rue Bourbon-le-Château. Les étages supérieurs étaient loués en garni à des étudiants. L'ensemble du logis n'avait pas une très-bonne apparence.

Le temps avait manqué pour trouver mieux, et madame la vicomtesse de Grévy avait installé provisoirement en ce lieu la famille Roger, composée du vieux père, de Béatrice et de notre petite bonne femme.

Depuis lors, on voyait bien souvent de nobles équipages stationner devant la porte bâtarde de cette pauvre maison.

Madame la vicomtesse y était plus souvent que chez elle et le vieux maréchal duc de *** y faisait de fréquentes visites.

C'est ici qu'on nous reproche le péché d'invraisemblance, et c'est ici que se trouve la partie rigoureusement historique de

notre récit. Nous sommes trop près du dénoûment pour faire un plaidoyer; les événements nous poussent. Une autre fois, nous dirons notre avis sur la valeur de ce mot _invraisemblance_ et sur la façon dont on l'emploie.

Invraisemblance n'a pas beaucoup de sens logique dans ce siècle de l'absurde et du miracle. N'avons-nous pas vu réaliser tous les genres d'impossible? Dans certaines bouches, le mot invraisemblance est, neuf fois sur dix, un aveu d'ignorance.

C'est le mot, dit-on, le plus employé en Chine, à cause de la muraille.

D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser. La vicomtesse et le maréchal étaient aux ordres de maman Carabosse, ancienne vivandière, présentement marchande de plaisirs et de pommes d'api. Voilà le fait. Les faits se moquent de la vraisemblance.

Avec l'étrange confiance qui était le fond de son caractère, elle s'était fait fort d'amener les choses à bien.

On la croyait. Elle agissait à sa guise. Il lui arrivait de ne point rendre ses comptes. C'était un ministre responsable, ou mieux, un souverain absolu.

Le but de ces gens appartenant à des classes si diverses et réunis pour bien faire: le maréchal, la vicomtesse, Marguerite et son fils Vital, était de ressusciter Béatrice et le malheureux capitaine Roger, de sauver Césarine et, s'il se pouvait, Maxence elle-même, enfin d'arracher Achille et sa fortune aux griffes de ce redoutable oiseau de proie: madame la marquise de Sainte-Croix.

La position était difficile. Nous savons que Béatrice ne voulait pas être secourue et que le vieux Roger n'avait même pas la

conscience de son malheur.

Les lettres de la vicomtesse nous ont dit, en outre, jusqu'à quel point le comte Achille était engagé avec la marquise. La retraite de Césarine hors de la maison paternelle nous donne d'ailleurs la mesure de la chute de M. le comte de Mersanz.

Il n'y avait rien à espérer de son côté. Tous les efforts tentés contre sa fantaisie devaient tourner à mal.

C'était contre Flavie qu'on pouvait le plus utilement diriger l'attaque.

Mais nous aurions étrangement échoué dans les explications jusqu'à présent fournies, si le lecteur pouvait croire que, de ce côté, légalement parlant, l'attaque fût aisée.

Flavie n'était vulnérable que par certains vices, atteints par la loi seulement dans le cas de flagrant délit, et par une série de méfaits anciens, enveloppés de ténèbres épaisses.

Nous avons été obligé d'affirmer ces crimes en racontant l'histoire de Flavie; mais c'est beaucoup plus que la justice n'aurait pu faire, en l'absence des renseignements qui étaient pour nous la base même de cette histoire et dont la justice ignorait le premier mot.

Il ne faut pas oublier que les notes de feu M. le baron du Tresnoy étaient restées dans l'ombre depuis l'instant de sa mort, et que ce décès lui-même n'avait été l'objet d'aucune instruction judiciaire.

En dehors des notes de l'ancien préfet de police, il n'y avait rien, sinon quelques témoignages épars, lesquels ne s'appuyaient

sur aucun fait précis.

Citons un exemple:--comment attaquer une femme, posée comme l'était la marquise, sous prétexte de la comédie jouée au chevet de mort de la première comtesse de Mersanz? Quelle preuve donner de ces faits romanesques?

L'habileté suprême chez l'assassin est de porter de ces coups qui ne laissent point de traces. Flavie avait cette habileté.

Tous les deuils qu'elle avait laissés derrière elle semblaient l'œuvre du destin.

Il y avait bien son industrie ordinaire, ces mariages de ses nièces; mais, outre que son nom n'était jamais compromis dans ces intrigues, il eût fallu une instruction longue et subtilement conduite pour débrouiller le réseau de précautions dont elle s'était toujours enveloppée.

M. du Tresnoy, disposant de toutes les ressources de la police, avait passé des années à élucider ce seul fait: sa complicité avec Clérambault,--et il était mort à la peine.

Elle avait le génie de ces ruses à la fois grossières et souverainement adroites, qui réussissent à coup sûr. Elle joignait la prudence la plus consommée à ce courage brutal qui fait que, à l'heure donnée, on baisse la tête pour aller en avant.

Ces observations nous ont paru nécessaires pour rétorquer l'objection banale de ces lecteurs Guzman qui ne connaissent pas d'obstacles: «Pourquoi ne pas la planter tout uniment devant la cour d'assises?»

Mon Dieu, tout uniment aussi, c'est qu'elle n'y voulait point aller et qu'elle avait agi en conséquence.

Ne vous est-il donc point arrivé,--je ne dis pas une fois, mais cent fois,--de vous trouver en face d'honnêtes gens qui avaient fait pis que pendre et de qui l'on racontait, tout bas, des choses atroces?

Vous les avez salués, madame;--monsieur, vous leur avez peut-être donné la main!

Je ne vous accuse pas. S'il fallait croire à tous les cancans, on tiendrait toujours ses deux mains dans ses poches.

Mais, enfin, le fait s'est éclairci plus tard. La société a enfin pris le malfaiteur au collet.

Ne triomphez pas! Plus tard, vous entendez bien.

Cela nous donne de la marge pour notre marquise. Ce que la société fera d'elle plus tard, nous l'ignorons encore.

La société attend souvent très-longtemps. Et, croyez-moi, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement.

Il y avait une dernière circonstance qui renforçait puissamment la position de Flavie. Ses ennemis ne pouvaient pas l'attaquer franchement, c'est-à-dire pour le fait qui motivait leur haine. Il leur fallait faire un coude et aller chercher des armes dans le passé. En effet, la conduite de madame de Sainte-Croix vis-à-vis du comte Achille et de Béatrice pouvait être, au point de vue moral, un modèle achevé de perfidie, de captation, de tout ce que vous voudrez;--mais, vis-à-vis de la loi, qu'y avait-il?

Césarine avait chassé sa belle-mère prétendue,--une concubine de son père!

Le comte ne s'y était pas opposé.

C'était tout. Qu'y faire?

Vis-à-vis du monde, la part que Flavie avait prise à ce fait se colorait d'un mot accepté, choyé, presque béni:--elle avait fait son possible pour _régulariser une position_.

Et quels étaient ses aides? des brigands? Point. Deux respectables personnes, les propres institutrices de la fille de la maison: mademoiselle Mélite Géran et mademoiselle Philomène Géran.

Ses autres complices l'avaient été à leur insu. C'étaient tous les invités du bal de l'hôtel de Mersanz.

Était-elle cause, en effet, que ce capitaine Roger fût le plus ridicule des hommes et qu'il eût mis le comble à la mauvaise humeur d'Achille en faisant de son jardin une guinguette d'invalides?

Postérieurement, il est vrai, les choses avaient pris une teinte plus foncée. Il y avait eu coup sur coup ventes d'immeubles.--Mais Achille était surabondamment majeur.

Et si Césarine avait fui, ne pouvait-on faire jouer son fol amour pour Vital,--un lieutenant!--amour qui était la fable de la pension Géran tout entière.

Cet âge est innocent; son ingénuité N'altère point encore la simple vérité.

Les pensionnaires de la maison Géran étaient de terribles témoins à décharge pour madame la marquise!

Encore une fois, on pouvait, à la rigueur, avoir raison de tout cela; mais il fallait le temps,--et madame la marquise était femme à faire tant de chemin en peu de jours, que l'instruction achevée se trouvât en face d'une porte close et d'une maison vide.

Nous soumettons la difficulté à Guzman.

C'était le soir de ce jour où madame la vicomtesse de Grévy avait écrit sa dernière lettre à sa bonne amie du Maine, et c'était l'heure, à peu près, où madame la marquise de Sainte-Croix, assise sur l'herbe mouillée, attendait Clérambault derrière la maison Barbedor.

La nuit allait se faire noire. Béatrice était seule auprès de son père, qui dormait.

Béatrice, toujours charmante derrière le voile de mortelle pâleur qui recouvrait ses traits, se laissait aller à sa morne rêverie. Un médaillon était ouvert sur ses genoux. Ce médaillon contenait le portrait d'Achille. Quand le sommeil de son père s'agitait, elle relevait ses yeux sur lui, contemplant à travers ses larmes sa pauvre face amaigrie et hâve.

--Ils ne savent pas!... murmurait-elle; mais j'ai bien compris... S'il s'éveille de cet engourdissement sauveur, s'il mesure jamais la chute de sa fille, il fera comme le lieutenant Toussaint, il se tuera.

Roger rejetait brusquement ses couvertures. Il appelait Niquet et Palaproie, disant avec une vaniteuse emphase:

--Faites ce que vous voudrez, cartouchibus! Mangez, buvez, fumez, chantez, dansez!... On a un gendre ou on n'en a pas!

Les yeux mouillés de Béatrice se reportaient alors sur la miniature. Son souffle s'embarrassait dans sa poitrine et son cœur se brisait.

Vers huit heures, Marguerite rentra. Elle avait l'air triste, et, malgré les préoccupations qui la tenaient, Béatrice remarqua son abattement profond. Elle l'embrassa et lui demanda:

--Qu'avez-vous, ma mère?

La petite bonne femme s'assit sur la chaise que Béatrice venait de quitter.

--Cette femme nous échappera! murmura-t-elle; je ne donnerais pas six blancs de la vie du comte Achille!

Béatrice se prit à chanceler sur ses jambes. Elle fut obligée de se retenir à la tête du lit pour ne point tomber à la renverse.

--Tu l'aimes encore?... murmura Marguerite.

--Je l'aimerai toujours! répondit Béatrice d'une voix si basse qu'on avait peine à l'entendre.

La petite bonne femme lui jeta ses deux bras autour du cou et la pressa passionnément contre son cœur.

--Si nous le sauvions et qu'il revînt à toi?... commença-t-elle.

--Ma mère, interrompit Béatrice, sauvez-le, et je vous devrai deux fois la vie.

--Ce n'est pas me répondre, dit Marguerite.

--Je vous ai répondu déjà bien des fois, ma mère... Achille et moi, nous sommes séparés pour jamais!

La petite bonne femme laissa tomber sur sa main son front pensif.

--Il faut que les mères veillent sur leurs enfants, pensa-t-elle tout haut; qu'est-ce que c'est qu'un père?... Si je ne l'avais jamais quittée, je l'aurais protégée contre son premier amour...

--Bonne mère, fit Béatrice, qui lui prit les deux mains, vous parliez d'un danger qui menace M. de Mersanz...

--Que fait Maxence? demanda Marguerite au lieu de répondre.

--Elle dormait quand je l'ai quittée.

--Je parlais d'un danger, reprit la petite bonne femme, parce qu'il porte sur lui une énorme somme et qu'il ne s'agit plus de mariage... On le trompe grossièrement; par conséquent, on doit se garer contre sa vengeance... Le stratagème employé ne peut pas l'abuser longtemps, il faut donc agir vite...

--Je ne vous comprends pas, ma mère, fit Béatrice, dont la pauvre tête cherchait en vain à suivre le fil de ce raisonnement.

--Quand les brigands dépouillent un voyageur sur le grand chemin, dit Marguerite, s'ils l'épargnent, c'est qu'ils ont un masque sur le visage ou qu'ils espèrent n'être point connus... Dès qu'ils se voient reconnus, ils tuent...

C'est la logique même du crime. Un cri s'échappa de la poitrine de Béatrice: elle avait compris.

--S'ils avaient Maxence, continua Marguerite, ce ne serait entre eux qu'un marché!... mais, comme ils ne peuvent livrer l'objet du marché, il faut qu'ils frappent...

--Et vous restez là, vous, ma mère! s'écria Béatrice éperdue.

--J'ai fait ce que j'ai pu! murmura la petite bonne femme, dont la tête s'inclina sur sa poitrine; ils ont été avertis... par qui?... je l'ignore... Je croyais connaître le lieu de leurs réunions... Les rapports de nos gens contredisent mes renseignements, à moi, et je sens que le temps presse... Quelque chose me dit qu'à l'heure où je parle les événements marchent... Si je savais où diriger mes pas, ma fille, je courrais bien assez vite pour rattraper les événements; mais j'ai un bandeau sur les yeux... Tout me manque... j'ai perdu la piste...

Sa figure s'animait. Elle essuya la sueur de son front. Béatrice l'écoutait, oppressée et navrée.

--Je ne crois plus au rapport de nos hommes, poursuivait Marguerite; on a pu les acheter... Ils ont dit que Flavie et Clérambault avaient pris la route de Senlis, pour passer en Belgique... Selon eux, le rendez-vous est à Senlis, où madame de Mersanz doit les rejoindre... Le maréchal a dirigé la police sur Senlis, et peut-être...

Elle se leva tout à coup et dit:

--Je veux interroger Maxence.

Rendue à son impétuosité naturelle, elle s'élança dans la chambre voisine et en ressortit presque aussitôt après, plus pâle, en s'écriant:

--Maxence s'est enfuie!... Depuis combien de temps l'as tu quittée?

--Depuis une heure.

--La porte de l'escalier de service est ouverte.

--La malheureuse enfant va se tuer! murmura Béatrice.

--Qu'elle se tue! prononça Marguerite avec une implacable froideur; je voulais la sauver!

La sonnette retentit tout à coup, violemment agitée.

L'instant d'après, Fromenteau se précipitait dans la chambre, les habits en désordre, les cheveux ruisselants de sueur.

On ne l'interrogea pas, on écouta.

--Mes hommes sont ivres-morts à la barrière de Fontainebleau! dit-il: ils ont les poches pleines d'argent! Ils se vantent de nous avoir _bouché l'œil_!

Les bras de Marguerite tombèrent.

--Il n'y a rien sur la route de Senlis! poursuivit Fromenteau; mais voici bien autre chose: le lieutenant Vital, votre fils, a enlevé mademoiselle Césarine...

--Mon frère! s'écria Béatrice; c'est impossible.

--Qui parle du lieutenant Vital? demanda une voix mâle et joyeuse sur le seuil.

La belle figure du jeune officier se montra derrière Fromenteau.

Celui-ci se retourna et le regarda bouche béante.

--Alors, grommela-t-il, le diable s'en mêle et je n'y vois plus goutte... Je n'aurai ni mes mille francs, ni ma position, ni Stéphanie...

--Ils auront lancé Léon Rodelet!... pensa tout haut Marguerite.--C'est pour donner le change sur tous les points à la fois!

Elle mit sa tête entre ses deux mains, pendant que Fromenteau soufflait comme une baleine et se tamponnait avec le lambeau qui lui servait de mouchoir. Vital s'était approché de Béatrice et l'interrogeait.

La petite bonne femme resta ainsi un instant immobile et silencieuse. Elle faisait un effort désespéré pour mettre de l'ordre dans ses idées.

--Garde la maison! dit-elle soudain à Béatrice.

Puis, saisissant Fromenteau par le bras, elle le poussa dehors.

--En avant, marche! ordonna-t-elle à Vital tout surpris.

Ils descendirent tous les trois l'escalier rapidement.

En bas, Marguerite dit à Fromenteau:

--Te souviens-tu de ce gros homme que tu rencontras une nuit sur le boulevard extérieur?

--L'homme de la barrière des Paillassons! s'écria Fromenteau: si je savais où il perche, je ne chercherais plus!

--Tu penses que leur nid doit être là?

--J'en mettrais ma main au feu!

De l'autre côté de la rue Bourbon-le-Château, une ombre se détacha de la muraille et gagna l'enfoncement d'une porte. Ni Marguerite, ni Fromenteau, ni Vital ne l'aperçurent, trop occupés qu'ils étaient de leurs propres affaires.

Dès qu'elle fut dans le cadre de la porte, l'ombre demeura immobile.

La petite bonne femme réfléchit l'espace de deux ou trois secondes, puis d'un ton impérieux:

--Vital! dit elle, au château de la Savate!... il y a une entrée par derrière...

--C'est aujourd'hui l'assaut de Jean Lagard, objecta Vital.

--Il y a une entrée par derrière! répéta Marguerite; chaque minute vaut une heure...

Un cabriolet de place passait au bout de la rue. Marguerite appela le cocher.

--Cent francs pour ton cheval, d'ici à deux heures! s'écria-t-elle; j'ai comme une odeur de sang autour de moi!

Le cocher dételа, malgré le règlement de police. On ne résiste pas à cent francs. Vital, que cette dernière action de sa mère mettait en fièvre, sauta sur le cheval et partit comme un trait.

La petite bonne femme mit les cinq louis dans la main du cocher, déjà inquiet de son escapade; puis elle dit à Fromenteau:

--Vous, chez le maréchal et chez la vicomtesse de Grévy... Tous les agents dont on peut disposer entre la ruelle Saint-Fiacre et la

rue de l'École, boulevard de Sèvres... Tu peux regagner d'un seul coup la partie... Va!

Fromenteau partit presque aussi vite que le cheval de fiacre.

La petite bonne femme, dès qu'il se fut éloigné, se prit à trottiner dans la direction de la rue Jacob.

L'ombre sortit alors de l'enfoncement où elle s'était cachée. C'était une jeune fille, dont le pas chancelant indiquait une grande faiblesse ou une grande souffrance. Elle suivit le même chemin que Marguerite, et on aurait pu l'entendre murmurer.

--Il y a une entrée par derrière... ma mère est là!

X

-- Drame nocturne. --

Le premier cri entendu par Jean Lagard, tandis qu'il luttait avec Lenfant, le plus redoutable de ses antagonistes, était un signal, bien que rien n'eût été convenu entre Marguerite et le lieutenant. Marguerite, arrivant, après une course désespérée, aux abords du champ de bataille,--car pour elle ses pressentiments de plus en plus douloureux équivalaient presque à une certitude,--Marguerite, le cœur défaillant, la poitrine serrée comme dans un étau, s'était arrêtée non loin de la principale entrée du château de la Savate.

Les abords de la guinguette étaient déserts. Les voitures et fiacres stationnaient à quelques cents pas de là, au détour de la ruelle.

La solennité qui avait lieu chez Barbedor aurait peut-être rassuré tout autre que notre petite bonne femme; mais elle savait à qui elle avait affaire: elle connaissait sur le bout du doigt les audaces et les calculs de madame la marquise de Sainte-Croix.

Elle se dit:

--Le moment a dû lui sembler favorable. C'est une impossibilité posée d'avance, comme les virtuoses de l'assassinat se préparent avec soin leur _alibi_.

Ce fut en quittant la ruelle Saint-Fiacre pour tourner l'enclos de Barbedor et entrer dans les terrains qu'elle lança pour la première fois son cri: «Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!» L'instinct l'y poussa autant que la réflexion. Elle était fort troublée. Ce n'était pas la peur: nous savons bien que la Perlette ne connaissait pas cette infirmité-là. La peur est l'égoïsme défaillant. Dans le mal qui oppressait notre petite bonne femme, l'égoïsme n'avait point de part.

Ses pressentiments funestes s'étaient aggravés pendant cette course longue et acharnée qu'elle avait faite depuis l'Abbaye jusqu'à Grenelle; ils lui étreignaient littéralement le cœur.

Pour elle, ces ténèbres où elle entrait en laissant derrière elle la zone éclairée par le château de la Savate, étaient pleines de menaces sanglantes. Elle était dans la position de ces postulants, admis aux épreuves des mystères antiques, qui, plongés tout à coup dans l'horrible nuit des cavernes sacrées, entendaient rugir autour d'eux les tigres et siffler les serpents.

Chacun a son opinion sur la valeur des pressentiments, mais personne ne peut nier la puissance de leurs effets ni leur presti-

gieux empire.

Marguerite, douce et vaillante créature, ne donnait pas beaucoup, d'ordinaire dans cet ordre d'idées bizarres, excommuniées un peu bien à la légère sous le nom de superstitions. La poésie ne l'étouffait pas. Elle avait été trois fois concierge après avoir porté le baril de la cantine,--nous n'avons point de honte à rappeler souvent cela,--et pourtant Marguerite, opprimée par la poignante horreur de ses pensées, écoutait au dedans d'elle-même une voix qui lui criait: «L'heure est venue. C'est maintenant, et c'est ici.»

Elle était sûre,--SURE,--qu'un pas encore et son pied allait glisser dans le sang.

Le sang de qui? Elle avait envoyé elle-même son fils à cette lâche bataille où l'ennemi devait frapper dans l'ombre.

Son fils! son beau Vital! l'orgueil et l'amour de sa vie! Vital, sa dernière joie! tout son cœur!

Les histoires anciennes qu'on nous fait apprendre au collége s'extasient sur la vertu stoïque des Lacédémoniennes. J'avoue que Sparte la voleuse m'a toujours inspiré une médiocre sympathie. Les journaux judiciaires nous montrent encore parfois des mères Spartiates. On les met à Clairvaux.--Mais que Dieu bénisse néanmoins les histoires anciennes que l'on nous fait étudier au collége!

Y compris celle de Brutus, qu'il est permis d'admirer jusqu'en rhétorique et non point plus tard.

Que d'amplifications universitaires et couronnées iraient en prison si on les imprimait! Tout est bien, cependant, quoique tout finisse mal.

Marguerite était brave comme la poudre; mais elle n'avait rien de commun avec Lacédémone. Elle était de chair et d'os. Le danger à la fois certain et inconnu qui entourait son Vital la brisait.

Son premier cri était, avons-nous dit, instinctif. Il s'adressait à Jean Lagard, qu'elle savait être dans la salle Barbedor. C'était déjà une demande de secours.--Mais Jean Lagard avait-il entendu?

Il est à peine besoin de dire que l'idée vint à la petite bonne femme d'entrer au château de la Savate et de donner franchement l'alarme. Outre Jean Lagard, il y avait là des hommes qui n'auraient pu refuser leur concours. Mais souvenons-nous qu'elle ne savait rien d'une manière précise et qu'elle n'avait pour guide que son pressentiment. Elle avait été _militaire_. L'absurdité naïve du point d'honneur des troupiers était cachée en un petit coin de cette tête, si bien organisée d'ailleurs.

C'est encore là quelque chose d'invraisemblable, mais de profondément réel.

Notre vie est pleine de ces contrastes et il faut bien les noter. L'enfantillage se glisse dans les horreurs mêmes du drame, et, si l'on interroge la sincérité des événements, on voit qu'à l'heure des péripéties les plus extrêmes, les tout petits motifs gardent leur importance. Dans la nature, un caillou qui roule produit l'avalanche, et, sur nos chemins de fer, cet immense convoi qui emporte quinze cents existences, va dérailler pour une bûche posée en travers sur le rail, pour moins que cela, pour un verre de vin ajouté à l'ordinaire du mécanicien.

Marguerite, les deux mains sur la poitrine, la respiration haletante, et la tête en feu, disparut dans l'ombre du mur. Jusqu'a-

lors, la route n'avait point manqué de clarté. Les rues, le boulevard extérieur avaient leurs réverbères; la ruelle Saint-Pierre était éclairée par les lampions de Barbedor. Désormais, une nuit noire l'entourait. Elle frissonna sous ses vêtements trempés de pluie. Son pas s'alourdit et glissa sur la terre délayée. Elle ne voyait point les obstacles, et dix fois elle trébucha avant d'avoir atteint l'extrémité du mur.

Si parfois elle se retournait pour mesurer le chemin parcouru, les lueurs qui venaient de la ruelle et qui s'épandaient dans l'atmosphère mouillée l'éblouissaient. Quand elle reprenait sa marche, il lui semblait qu'un opaque et impénétrable bandeau tombait sur ses yeux.

En même temps, parmi ce silence effrayant du dehors, sur lequel l'averse étendait comme un grand murmure, les bruits de la salle de lutte éclataient tout à coup de temps à autre, semblables à des fracas d'orgie.

Ces clameurs arrêtèrent la petite bonne femme, qui cherchait son souffle perdu.

Elle se disait:

--Je suis peut-être tout près... Ceux-là m'empêchent d'entendre.

Aussi, dès que le calme se rétablissait, elle écoutait de toutes ses oreilles, appelant un son, un soupir, un indice.

Rien. Le vent seul parlait dans les branches encore dépouillées des arbres, et l'ondée clapotait au loin, large comme la mer.

Au bout du mur, c'était la campagne, ou du moins les terrains cultivés, placés entre l'arrière-façade du château de la Savate, le boulevard extérieur et la rue de l'École.

Ce sentier, menant à la rue de l'École, traversait diagonalement ces marais où les propriétés étaient séparées les unes des autres, tantôt par des murs demi-ruinés, tantôt par des baies rabougries, le plus souvent par une simple tranchée.

Marguerite leva les yeux pour examiner le premier étage de la maison Barbedor. Elle était trop près. Elle ne vit rien. Le sentier lui-même échappait à ses recherches.

Comme elle tâtonnait, glissant dans les flaques d'eau et s'enfonçant dans la terre labourée, elle entendit un pas sonner à une distance assez grande, vers la rue de l'École. Des bruits sourds se firent dans les champs.

Elle appela tout bas:

--Vital!... Vital!...

Elle n'eut point de réponse.

Le pas approchait.

Elle se dirigea résolûment vers l'endroit d'où le bruit venait, de façon, suivant son estime, à couper la route du voyageur nocturne. Comme elle marchait péniblement, trébuchant à chaque pas dans la boue, une grande acclamation s'éleva à l'intérieur de la maison Barbedor. C'était la troisième victoire de Jean Lagard, qui venait de terrasser Lenfant, dit le Toulousain Sans-Quartier.

Quand la clameur s'éteignit, Marguerite se reprit à écouter. Elle n'entendit plus ce pas qui était son guide.

Mais une ombre légère passa sur sa gauche, se dirigeant vers la maison.

Du moins, Marguerite crut voir cela.

L'ombre ne lui apparut qu'un instant. Elle marchait comme elle-même au milieu des terres.

--Vital! dit encore Marguerite.

Ce n'était pas Vital. On ne répondit pas.

Marguerite allait s'élancer à la poursuite de cette vision, lorsque de nouveaux bruits se firent entendre vers la rue de l'École. Il y eut un cri étouffé, puis ce fut comme une lutte.

--Vital! Vital! où es-tu? fit Marguerite éperdue.

On répondit cette fois, et ce fut la voix mâle du jeune officier.

--Mère, s'écria-t-il, n'approchez pas, au nom de Dieu!

Puis, tout de suite après, une autre voix déjà fort altérée:

--Du moment que le lieutenant Vital est au nombre de mes assassins, je ne me défendrai pas... Je lui pardonne ma mort... que Béatrice pardonne à ma mémoire!

Ces mots arrivèrent distincts à l'oreille de Marguerite, ainsi que la réponse de Vital, qui s'écria, essoufflé comme un homme qui frappe:

--Défendez-vous, comte de Mersanz, je suis à vous! Courage!

Marguerite comprit tout, comme si la scène se fût passée devant elle en plein soleil.

Achille et Vital étaient réunis; mais combien avaient-ils d'adversaires?

Le cri au secours et le nom de Jean Lagard vinrent à ses lèvres en même temps, et s'échappèrent de sa poitrine comme un gémissement. Qu'espérait-elle? Il faut le temps pour sortir d'une salle fermée et emplie de foule. A supposer même que Jean Lagard entendît, parmi tout le fracas qui se faisait autour de lui, pouvait-il quitter la lutte? S'il quittait, par impossible, son travail entamé, avait-il des ailes pour franchir la distance?

En ces moments suprêmes, les heures se comptent par centièmes de seconde. Il ne faut pas un centième de seconde pour donner le coup de la mort.

Mais qu'importe cela? La détresse ne réfléchit pas; Dieu l'a voulu, elle appelle.

Et Dieu veut que souvent son appel désespéré exalte le sauveur jusqu'à ce point qu'il franchit la barrière du possible.

--Jean Lagard! au secours!

Marguerite attendit après avoir poussé ce cri. Ses yeux se portèrent avidement vers le château de la Savate. Son cœur battait à fêler les parois de sa poitrine. Le vertige tournoyait autour de ses tempes.

Il lui semblait, dans sa fièvre, que les murailles de cette maison allaient s'entr'ouvrir et crouler pour laisser passer le vengeur.

Mais la maison restait noire et immobile. On n'y voyait qu'une lumière, brillant à la fenêtre du premier étage.

--Flavie! murmura la petite bonne femme dont les poings se crispèrent:--elle attend!...

Puis elle ajouta en joignant ses mains convulsives et en tombant à genoux:

--Mon Dieu! je n'entends plus Vital!... Mon Dieu, un coup de foudre!

Un effroyable craquement se fit au rez-de-chaussée de la maison Barbedor. Marguerite entendit tomber les châssis brisés d'une croisée qu'elle ne voyait point, tandis que les carreaux volaient en éclats.

--Jean Lagard! au secours! au secours!

--Où êtes-vous, maman? Est-ce que ça chauffe? demanda une voix bien connue.

Puis Marguerite, dont les yeux étaient habitués à l'obscurité, vit la forme athlétique de son filleul qui se dessinait en blanc dans le noir.

Sa voix s'étouffa dans sa gorge. Elle ne put dire que ceci:

--Là-bas, Jean!... Ils me tuent mon Vital.

Jean fit une demi-douzaine de bonds en poussant un sauvage cri de guerre.

Marguerite avait appelé la foudre.

Là-bas, à l'endroit de la bataille, on entendit quelques blasphèmes sourds, puis des râles...

M. le comte Achille de Mersanz se laissait aller depuis trois semaines sur cette pente fatale que suivent les gens qui ont une fois rompu avec le devoir. Sa passion l'entraînait, passion très-vive et qu'on savait entretenir en lui avec une habileté parfaite,--passion sans cesse excitée, jamais assouvie, qui tuait en lui ce qui restait de sens moral et lui enlevait jusqu'à la possibilité de réfléchir.

Il n'avait pas revu Maxence depuis le bal donné en l'honneur de Césarine; ceci était souverainement politique. Les hommes de l'espèce d'Achille marchent mieux, plus vite et plus longtemps, quand, selon l'expression populaire, on leur _tient la dragée haute_.

Madame la marquise de Sainte-Croix savait cela. Elle savait tout.

Pas n'est besoin de dire que, pendant ces trois semaines, elle lui avait fait faire du chemin.

Souvenons-nous qu'on avait pris d'abord le comte Achille non-seulement par sa fantaisie, mais encore par sa faiblesse. Il avait dû croire que le monde serait avec lui pour sanctionner sa lâcheté, ou mieux, pour _régulariser sa position_. La chose n'était pas impossible au début, si certaines limites n'avaient pas été franchies.

Mais la défection du maréchal avait tout gâté. Le monde s'était retourné tout d'une pièce contre ce traître maladroit qui ne savait même pas user des échappatoires acceptées. On trouvait volontiers que l'expulsion de Béatrice était chose toute simple; mais la brouille avec le maréchal ne se pouvait point pardonner.

Quant aux ventes d'immeubles, c'était du délire.

Une fois entré dans cette voie, un homme va droit à Charenton.

Quiconque l'y pousse, fait une bonne œuvre et peut se vanter aussi d'avoir à sa manière _régularisé une position_.

Vertubleu! que la régularité est une jolie chose et que le monde est bonne personne!

Voici un axiome humiliant pour notre espèce humaine: il y a des gens qui ont besoin absolument d'être encouragés, approuvés, soutenus par le monde. Il y en a même beaucoup. On pourrait presque dire qu'il n'y en a point d'autres. C'est la béquille de l'immense majorité des boiteux.--Notez que cela ne les empêche pas de mépriser amèrement le monde, en pleine connaissance de cause.

Bien souvent, ils ne reconnaissent même pas au monde ce que le monde a de bon.

Tant que le monde leur sourit, ils peuvent, à la vérité, faillir çà et là, trébucher, buter, glisser; mais ils ne font jamais la culbute complète.

Si le monde les abandonne, au contraire, ce monde qu'ils regardaient de si haut, ce monde vassal, tributaire, esclave, ils cherchent incontinent l'eau qui va les noyer.

Ils perdent la tête, ils ferment les yeux, ils se lancent à corps perdu par-dessus le premier garde-fou qu'ils rencontrent.

Le comte Achille en était là.

La conscience du comte Achille, c'était le monde.

Le comte Achille n'avait plus de conscience.

Il sentait de vagues et sourds remords qui ne le défendaient aucunement contre les suggestions de la marquise. On ne saurait trop dire, étant donnée une pareille nature, ce qu'était sa passion; mais il l'exagérait lui-même et lui faisait dans sa vie une place si énorme, que, pour le surplus, rien ne restait.

Depuis deux jours, après avoir touché le prix de ses immeubles vendus, il avait quitté son hôtel clandestinement et comme un fuyard. Il semblait qu'il eût plaisir à mettre tous les torts de son côté. Il brûlait, de parti pris, ses derniers vaisseaux. Il se contraignait lui-même à sauter le fossé.

Pendant ces deux jours, personne ne l'avait approché, sinon la marquise. Il était très-possible qu'il ignorât la position tout à fait désespérée de celle-ci. Elle n'avait pas été lui dire qu'un mandat d'arrêt pesait sur elle et que la police la chassait à courre.

Or, aucun autre renseignement n'avait pu lui venir dans la retraite qu'il s'était choisie. Mais, tout en admettant son ignorance comme probable, nous ajoutons que, à notre sens, elle modifiait peu sa ligne de conduite. Il ne s'était pas isolé au milieu de ce Paris, plein de ses amis, pour se recueillir et délibérer en lui-même; il avait tout uniment fui les conseils, les représentations, tous ces obstacles que la charité humaine jette en travers du chemin de ceux qui vont se noyer.

La marquise aurait su lui parer le bord de l'abîme. Il y avait un thème si facile à varier! Maxence, la pauvre enfant, était-elle solidaire des malheurs de sa mère? Il s'agissait d'enlever Maxence et de l'épouser, voilà tout. La marquise, mère spartiate, s'il en fut, se serait sacrifiée. On n'aurait plus jamais entendu parler d'elle...

Le péril où était tombée Flavie avait eu cependant un résultat majeur. Il avait fait avancer le dénoûment et supprimait une foule de préparations très-habiles qui devaient amener tout doucement la catastrophe. Sans la brusque attaque dirigée par madame de Grévy et le maréchal, sous les ordres de notre petite bonne femme, il est mille fois probable que Flavie n'en serait jamais venue à ces brutales et dangereuses extrémités. Elle eût employé les moyens ordinaires, et, comme à l'ordinaire, elle eût triomphé.

Le mandat d'arrêt changeait tout. On n'avait plus le choix. Il fallait improviser la victoire.

Flavie, qui s'était assurée de ce fait: la présence du prix des immeubles vendus entre les mains du comte Achille, combina rapidement son plan de bataille et résolut de jouer son va-tout.

Voici ce qui fut dit:

Maxence ne pouvait se résoudre à respirer le même air que cette infortunée comtesse Béatrice, à qui elle prenait tout son bonheur. Cette pensée rentrait tellement dans les scrupules exprimés par mademoiselle de Sainte-Croix, qu'Achille n'eut pas l'ombre d'un doute.

Maxence l'aimait; elle le lui avait dit elle-même en ajoutant: «Jamais je ne vous appartiendrai.»

Paroles d'enfant romanesque! Depuis un mois, que faisait Achille, sinon battre en brèche cette résolution?

Maxence cédait enfin. Il fallait bien qu'elle donnât quelque satisfaction aux délicatesses de sa conscience.

Le comte Achille trouva donc tout simple la volonté manifestée par Maxence de quitter Paris. Cela rentrait, du reste, dans ses vues.

La marquise posa ainsi le surplus de ses conditions: en sa qualité de tutrice et de mère, elle voulait ses sûretés complètes. Avant le départ, il fallait stipuler. Une réunion aurait donc lieu le soir même dans une maison tierce qu'elle désigna avec beaucoup de soin et que son isolement protégerait contre tous les espionnages. On dresserait le contrat, on signerait les dédits.

Le comte Achille ne demanda qu'une chose:

--Verrai-je Maxence?

Sur la réponse affirmative, il accepta avec transport.

Le choix de cette maison hors barrière était expliqué pour lui par sa propre situation et par l'intérêt qu'avait Flavie à le soustraire aux obsessions de ses amis.

Car il faut toujours bien comprendre que le comte Achille savait parfaitement que, de la part de la marquise, tout ceci était affaire, affaire commerciale.

Ces dupes, expressément consentantes, sont beaucoup moins rares qu'on ne pourrait le croire.

Il est donc vrai de dire que le seul point omis entre Flavie et Achille fut le guet-apens préparé. Encore, cette idée de guet-apens ne fut-elle pas absente; car Achille, en sortant de son hôtel garni, acheta un couteau-poignard qu'il cacha sous ses vêtements.

Quelques-uns diront:

--S'il en était là, comment se fait-il que sa répugnance ne prît pas le dessus sur son caprice?

C'est là le secret de la passion. La passion dit rarement son secret. Elle est comme l'ivresse, qui, le lendemain, ne se souvient plus.

Comment se fait-il que des gens réputés sages commettent, à une heure donnée, de si cruelles folies? Comment cet ange a-t-il pu tomber? Tenez, je vous le demande! comment tel père qui était tendre et bon, qui adorait son enfant, laissa-t-il, une fois remarié, une indigne marâtre tourmenter son ancienne idole? Je vous demande cela parce que, depuis quelque temps, chaque semaine, le journal nous raconte paisiblement quelque atroce scène de famille. La mode est aux petits enfants massacrés par leurs belles-mères.

Parfois le père s'en mêle, le père qui, autrefois, souriait et pleurait près du berceau. Comment cela se fait-il?

Comment se fait-il que l'arsenic tue et que le charbon asphyxie?

L'opium endort parce qu'il possède une vertu dormitive. Ce mode de répondre est bien souvent le dernier mot de la science et de la philosophie. Deux bêtes orgueilleuses, pourtant!

L'itinéraire pour se rendre à la maison Barbedor par la barrière et la rue de l'École fut minutieusement tracé. La lumière du premier étage fut indiquée comme phare, le rendez-vous fixé de huit à neuf heures, ce soir.

En se séparant du comte Achille, Flavie rejoignit Clérambault. Elle lui donna mission de chercher des _hommes_. Clérambault

faisait tout ce qu'elle voulait.

Quant aux _hommes_, Paris, centre de la civilisation, n'en manque jamais.

Nous savons le reste pour ce qui regarde Clérambault et la marquise.

A huit heures, le comte Achille monta en voiture et se fit conduire rue de l'École, hors barrière.

C'était à peu près vers cette heure que Vital enfourchait à cru un cheval de fiacre et piquait des deux pour se rendre au château de la Savate.

Vital arriva le premier, bien qu'il eût laissé son coursier rendu sur le boulevard extérieur. Vital était en uniforme. Il avait son épée.

Il suivit, pour entrer dans les terrains, la même route que devait prendre plus tard sa mère. La pluie tombait déjà à torrents. Le hasard lui fit trouver du premier coup le sentier qui menait à la rue de l'École. Il s'y promena pendant plus de dix minutes comme un soldat en faction. Il ne vit rien; il n'entendit rien.

Vital ne pouvait pas raisonner comme sa mère. Il ne connaissait de Flavie que ses grâces de femme du monde. La solitude de ces champs et le voisinage de cette foule rassemblée au château de la Savate firent sur lui une impression tout autre. Il se dit:

--Nous avons rêvé.

La lumière du premier étage de la maison Barbedor n'avait pour lui aucune espèce de signification.

Nous n'avons pas besoin de dire que, si Vital n'apercevait personne dans ce désert inondé, plusieurs paires d'yeux étaient fixées sur lui. Sa présence inquiétait vivement Clérambault et ses hommes.

Il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met, dit le proverbe. On n'avait pas mis Vital dans le marché.

Du reste, la nuit était si sombre, que Garnier ne reconnaissait nullement les traits de cet incommode rôdeur. Il n'était pas éloigné de le prendre pour un confrère.

--Deux au lieu d'un! dit-il à ses invisibles compagnons, prix double et pourboire!

La première créature humaine aperçue par Vital fut cette ombre qui devait passer quelques instants plus tard auprès de Marguerite. Il voulut lui barrer le passage. L'ombre se jeta dans les marais et disparut à ses yeux.

Peut-être l'aurait-il poursuivie, si un bruit de pas ne s'était fait à l'instant même du côté de la rue de l'École. Vital rentra dans le sentier et attendit.

Ce pas approchait. Comme Vital prêtait l'oreille, il reçut un coup de poignard dans le dos, et presque au même instant deux mains se nouèrent autour de son cou. Il n'eut pas le temps de dégainer. Un cri étouffé qu'il entendit près de lui, lui donna à penser qu'une autre attaque avait lieu simultanément.

Vital, vigoureux et vaillant comme nous le connaissons, ne pouvait se laisser égorger sans défense. Malgré sa blessure, il parvint à dégager son cou. Sa main se porta vivement à son épée. On la lui avait arrachée. Il fondit néanmoins sur les deux as-

saillants réunis contre lui et parvint à s'acculer au mur que bordait le sentier.

Ceci n'avait pas duré la dixième partie d'une minute.

Ce fut à ce moment que Vital, reconnaissant la voix de sa mère, lui cria de ne pas approcher. Ce fut à ce moment aussi que le comte Achille, déjà frappé de deux coups de couteau, croyant que le jeune lieutenant était au nombre de ses meurtriers, prononça les paroles que nous avons rapportées.

Mais Vital avait trouvé sous sa main un bout de perche. Sa propre épée que Clérambault dirigeait contre lui vola en éclats. Il s'élança de nouveau et parvint à dégager Achille, qui mit le poignard à la main.

Telle était la position du combat lorsque Jean Lagard, à la voix de Marguerite, sortit de la salle d'assaut par la fenêtre brisée.

Marguerite avait appelé la foudre. Ce fut pardieu bien la foudre qui tomba sur les assassins! L'un des hommes de Garnier s'en alla tomber à dix pas, la poitrine écrasée par un coup de tête à la bretonne que Jean lui avait donné dans son premier élan.

Un autre s'affaissa, demi-étranglé; le troisième se prit à hurler sourdement. Le pied de Jean Lagard était sur sa gorge.

--Courage, Jean! courage, mon fieux! criait la petite bonne femme en se hâtant.

Puis, d'une voix étouffée par l'épouvante:

--Vital!... Es-tu mort?... On ne t'entend plus!

Vital ne répondait pas. Il était temps que la foudre éclatât.

Vital était assis contre le mur. Il baignait dans son sang.

Il avait reçu une seconde blessure, destinée au comte Achille.

Et le comte Achille, accroupi près de lui, râlait.

Jean était aux prises avec Clérambault, et c'était une lutte terrible, celle-là!

Clérambault lui avait dit:

--J'étais là pour défendre M. de Mersanz contre les assassins payés par les Vital... par le lieutenant Vital, par Béatrice Vital, par Marguerite Vital... J'ai un couteau dans chaque main: si tu fais un pas, je te tue!

Ce fut un bond de lion que fit Jean Lagard. Il reçut les deux coups de couteau sans broncher et saisit les deux poignets du marieur. Celui-ci poussa un rugissement de détresse. Sa tête s'abaissa, puis se releva, essayant de briser la mâchoire de Jean, qui, se rejetant en arrière, l'attira à lui et le saisit à bras le corps.

Les côtes de Clérambault craquèrent. Il voulut mordre. La douleur le dompta et il cria:

--Grâce! grâce!... . . . . .

Il y avait là cent personnes sous la pluie, autour du lieu où s'était livré le combat. Plusieurs portaient des lumières; on avait mis en réquisition toutes les lanternes des voitures et fiacres stationnant devant le château de la Savate.

Marguerite s'agenouillait auprès de Vital, qui perdait beaucoup de sang. Lenfant et Boichel apportaient pour lui une civière.

Frémiaux, Montmorin, Beaumont et les autres, entouraient le comte Achille, qui avait perdu connaissance.

Tous ces gens sortaient de la salle d'assaut. Personne ne savait au juste ce qui s'était passé. On glosait de mille manières, et, comme il arrive, toutes les versions tour à tour accréditées étaient plus ou moins en dehors de la vérité.

Le comique trouve toujours à se glisser parmi le sang et les larmes. Au moment où la foule arrivait avec les lanternes, Jean Lagard, blessé, furieux, ivre de ses efforts et de son triomphe, traînait dans la fange Clérambault, qui n'était plus qu'une masse informe.

Personne ne songeait à s'interposer, pas même Barbedor, qui semblait près de défaillir.

Une voix de femme, rauque et presque virile, s'éleva. Elle appartenait à une des _dames_ de la salle d'assaut.

--Tue-le, Jean, s'écria-t-elle;--il a fait notre malheur!

Cette femme sortit des rangs. Les rayons d'une lanterne montrèrent son chapeau voyant et les éclatantes couleurs de son tartan. Elle avait dû faire de l'effet chez Barbedor.

Jean Lagard avait tressailli au son de sa voix.

--Tue-le! répéta la mégère,--c'est lui qui nous a empêchés de nous marier!

--Justine! murmura Jean avec un étonnement où le dégoût se montrait énergiquement.

Il repoussa la femme et lâcha l'homme en disant:

--Puisque tu m'as empêché d'épouser celle-là, coquin, je te pardonne.

Clérambault resta inanimé.

On emporta les brancards qui soutenaient Vital et le comte Achille.

D'autres coururent chercher la police.

A chaque instant, la foule grossissait. On venait déjà de la rue de l'École et des barrières. Les trois _hommes_ de Clérambault, horriblement maltraités, étaient liés en tas et attachés à un arbre.

Jean Lagard dépouilla Barbedor de son paletot et le jeta sur ses épaules nues, répondant à ceux qui parlaient de le panser:

--On en a vu bien d'autres!

Le gamin de Paris, blotti sous le parapluie d'un monsieur, dit à haute et intelligible voix:

--N'y a plus rien ici... faut rentrer... L'affiche promettait un assaut de bâton et des tours de force!

XI

-- Avant-goût de l'enfer. --

La chambre du premier étage de la maison Barbedor, où brillait cette lueur qui devait servir de phare au comte Achille, était dans l'état que nous avons décrit. Rien n'y avait été changé.

La lampe brûlait toujours sur la table, éclairant la bouteille d'eau-de-vie et le verre. Flavie elle-même n'avait pas bougé.

A la voir immobile et profondément affaissée, on aurait pu croire qu'elle dormait sous la dentelle épaisse de son voile. Il n'en était rien, pourtant, car la lueur de ses yeux apparaissait parfois au travers des mailles,--et, de temps à autre, sa main livide s'avançait pour verser de l'eau-de-vie dans le verre.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'elle attendait. Elle avait bu trois verres d'eau-de-vie.

La troisième fois, en reposant son verre, elle dit:

--Cela ne me réveille plus!...

Puis, consultant sa montre:

--Il tarde!...

Elle croisa les mains sur ses genoux:

--Je serai jeune encore dès que je serai riche! murmura-t-elle;--d'ailleurs, il y a une volupté qui ne vieillit pas... la seule chose qui soit vraie en cette vie... le jeu!

Ses prunelles lancèrent un éclair.

Après un long silence, elle dit encore:

--Il tarde!...

Au même instant, elle tendit l'oreille avidement. Parmi les clapotements de la pluie, elle distingua un bruit qui venait du dehors.

--C'est lui! fit-elle.

Ses deux mains s'allongèrent à la fois pour faire disparaître le verre et la bouteille, mais elle n'eut pas le temps. La porte s'ouvrit.--Cette ombre que nous avons aperçue dans l'embrasure d'une porte, rue Bourbon-le-Château, en face du logis de Marguerite;--cette ombre qui glissait naguère sous l'averse, dans les marais voisins de la maison Barbedor,--cette ombre que Vital avait aperçue, que Marguerite avait appelée,--se montra tout à coup sur le seuil.

Flavie mit ses deux mains au-devant de ses yeux, comme si elle eût été visitée par un fantôme.

--Maxence! balbutia-t-elle.

Celle-ci entra et referma la porte derrière elle. Elle avait, en effet, la pâleur d'un fantôme.

--Que viens-tu faire ici? demanda Flavie machinalement et sans savoir qu'elle parlait.

Maxence répondit:

--Je viens mourir avec vous, ma mère.

Sa voix était calme, mais sourde et si changée, qu'elle semblait déjà n'appartenir plus à une créature humaine.

Flavie se remettait. Un sourire sarcastique venait à sa lèvre.

--Ils n'ont pas voulu de toi? murmura-t-elle.

Maxence ne répondit point.

--Tu es allée chez eux? reprit Flavie.

Maxence fit un signe de tête affirmatif.

--Pour me trahir?

Une expression d'amertume dédaigneuse passa sur le visage immobile de mademoiselle de Sainte-Croix.

--Savais-je vos secrets? dit-elle.

Flavie eut comme un choc intérieur. Sa main toucha son front, qui se rida.

--C'est vrai!... mais c'est vrai! s'écria-t-elle avec une inquiétude soudaine;--qui t'a dit?... comment as-tu pu trouver la route de cette maison?

--J'ai suivi ceux qui s'y rendaient, repartit lentement Maxence.

--Explique-toi...

--Nous n'avons plus le temps, ma mère... les événements vont parler d'eux-mêmes!

Deux cris passèrent dans le silence nocturne. Flavie s'élança vers la fenêtre.

--Qu'est cela? murmura-t-elle éperdue et s'accrochant à l'espagnolette de la croisée;--c'est au retour que Garnier devait attaquer!...

--C'est donc bien vrai! prononça Maxence en un gémissement;--ma mère! ma mère! vous étiez avec les assassins!

Flavie haussa les épaules.

--Toujours des idées romanesques et folles! dit-elle essayant de donner le change après s'être trahie.

--Et c'était moi, n'est-ce pas, ma mère, poursuivit la jeune fille,--moi que vous aviez choisie pour être l'appât mortel!... Que vous avais-je donc fait?...

Flavie écoutait, l'oreille collée au châssis.

--C'était vous pourtant, ma mère, reprit Maxence,--qui m'aviez inspiré cet amour funeste... Vous seule au monde saviez comme je l'aimais!

Le bruit de la lutte montait.

--Si tu l'aimes tant, va donc le défendre! s'écria la marquise avec cet emportement factice de la mauvaise foi qui se voile derrière la colère.

Mademoiselle de Sainte-Croix secoua sa belle tête redressée. Il y avait presque un sourire sur sa mortelle pâleur.

--Achille n'a pas besoin de moi, ma mère, dit-elle;--s'il avait dû mourir, je serais avec lui...

--Vital! Vital! cria la voix de Marguerite presque sous la fenêtre.

Flavie se rejeta violemment en arrière, comme si cette voix l'eût fouettée au visage. Ses dents claquèrent dans sa bouche et sa poitrine rendit un râle.

--Que se passe-t-il en bas?... balbutia-t-elle; sont-ils tous là?...

--Je vous ai dit la vérité en entrant, ma mère, répliqua Maxence; si vous savez prier encore, priez... Je suis venue pour mourir avec vous.

Flavie, telle que nous la connaissons, n'était pas femme à accepter cette sentence.

--Prier! répéta-t-elle retrouvant cet accent de raillerie froide qui lui était si habituel. Mourir!... Vous a-t-on envoyée jouer ici la comédie de l'effroi?... Que veut-on de moi?... Je sais maintenant comment vous avez trouvé votre route!

Maxence croisa ses bras sur sa poitrine et ne répondit point.

La marquise fit un pas vers elle. Mais en ce moment la croisée du premier étage produisit, en se brisant sous les coups de Jean Lagard, ce grand fracas dont nous avons parlé.

Flavie s'arrêta, les jambes tremblantes et la bouche crispée.

Elle écouta.

Les bruits et le tumulte allaient toujours augmentant.

Les cris se croisaient.

Elle revint vers la fenêtre. Des lumières couraient en tous sens dans les terrains. On entrevoyait déjà le cercle formé par la foule autour de la scène de carnage.

--Tout est-il donc fini? murmura Flavie, dont les bras tombèrent.

Maxence se laissa glisser sur ses genoux. Elle avait les larmes aux yeux.

--Les sauveurs sont venus! dit-elle par deux fois avec une exclamation joyeuse.

Puis, les mains jointes et priant tout haut:

--Grâces vous soient rendues, mon Dieu!... Qu'il vive et que Béatrice soit heureuse!

--Ont-ils tué ce misérable Garnier, au moins! gronda Flavie à la fenêtre.

Elle traversa la chambre d'un pas rapide et gagna la porte de communication qui donnait à l'intérieur de la maison de Barbedor. Elle mit la clef dans la serrure. Le pêne se dégagea. Mais la porte resta fermée.

--Oh! oh! fit-elle, tandis que la trace bistrée qui était sous ses paupières se creusait, on a mis le verrou de l'autre côté.

Elle s'approcha de Maxence et lui secoua le bras.

--Suis-je perdue? demanda-t-elle rudement.

--Perdue! répéta Maxence, qui la regardait en face.

--Que sais-tu?... s'écria Flavie avec un éclat de voix; dis-moi ce que tu sais!... Tu es ma fille!... tu ne peux vouloir qu'on me tue!...

--Ma mère, répondit la jeune fille, je voudrais vous sauver; mais il n'y a plus pour vous de salut en ce monde... Vos complices sont châtiés...

--S'ils sont morts, qu'ai-je à craindre?... Ils ne parleront pas.

--Ils ont parlé sans doute. Ils n'avaient pas attendu cette heure suprême pour vous trahir... S'ils n'ont pas parlé, d'ailleurs, peu importe. Quand j'ai pris le chemin de cette maison, la police était déjà sur vos traces... L'endroit où nous sommes doit être cerné...

Flavie traversa de nouveau la chambre et revint à la fenêtre, qu'elle entr'ouvrit.

Elle se pencha au dehors avec précaution.

Il y avait deux hommes qui semblaient monter la garde auprès du petit perron. Deux lanternes étaient placées sur les marches.

Flavie se laissa choir sur un siége. Ses dents grincèrent et sa gorge râla.

Elle sentit une main qui prenait les siennes. C'était Maxence. Elle la repoussa.

La jeune fille se tint désormais à distance.

--On se doit à sa mère, prononça-t-elle comme en se parlant à elle-même; c'était pour faire mon devoir.

Puis, d'une voix très-basse:

--Vous m'avez répété souvent, dit-elle, que votre vie vous appartenait... que vous étiez au-dessus du danger et du malheur... que vous portiez toujours sur vous un flacon...

Les yeux de Flavie s'allumèrent.

--Cela fait-il partie de tes instructions? dit-elle; t'a-t-on chargée de me dire: «Il est l'heure de boire le poison?...»

--Il est l'heure, répéta Maxence, immobile comme une fière statue.

--Et tu fuiras, toi!... s'écria Flavie.

--Où fuir, quand on est votre fille, ma mère?... C'est la troisième fois que je vous le dis: Je suis venue pour mourir avec vous.

--Tu partagerais le poison?...

--Si vous voulez, je boirai la première.

Flavie se leva d'un temps. Elle rejeta en arrière le voile épais qui lui couvrait le visage. Elle se rapprocha de la table. Un peu de sang était revenu à ses joues. Elle saisit la bouteille, tandis que sa bouche convulsive grimaçait un sourire, et remplit le verre aux trois quarts.

--Tu fais bien de mourir, dit-elle; c'est toi qui es cause de tout ceci.

Elle tira en même temps de son sein un tout petit flacon dont elle versa le contenu dans le verre. L'eau-de-vie ne subit aucune altération dans sa couleur; mais il y eut à la surface de la liqueur une légère et courte effervescence.

A dater de ce moment, sa physionomie changea. Une sombre et suprême résolution releva le caractère de ses traits. Elle redevint elle-même, la tragédienne des passions modernes.

--J'ai vécu, dit-elle grandissant tout à coup en quelque sorte et couvrant de son regard perçant Maxence, plus grande, plus résolue, plus forte qu'elle;--je ne me repens d'aucune de mes actions passées: j'ai lutté pour conquérir ce qui faisait l'objet de mes ambitions. C'est la loi des lions, des rois, des peuples: il n'y a de vrai sur la terre que cette loi... Ma croyance est qu'en tuant mon corps, j'anéantis mon âme... Je subis la peine de ma défaite, comme j'aurais savouré la récompense de ma victoire... Qu'est Dieu et qu'est la société, puisque, tous deux réunis, ils ne peuvent pas me garder pour l'échafaud, leur brutale et dérisoire sanction?... Je suis au-dessus d'eux, puisque je les brave; je suis libre, puisque je meurs!

Elle porta le verre à ses lèvres, qui avaient cette fois un véritable et orgueilleux sourire. Elle en but d'un seul trait la moitié,--puis elle tendit le reste à Maxence.

Maxence, sérieuse et froide, le prit sans hésiter.

Mais, au moment où elle allait boire à son tour, Flavie la retint.

--J'ai pitié, dit-elle d'une voix adoucie;--on change quand on va mourir... Vous êtes toute jeune, Maxence, et belle autant que le fut jamais une créature humaine... Ceci est la mort, je vous l'affirme; elle est en moi: je ne saurais plus mentir... Pourquoi mourez-vous?

--Parce que je suis votre fille, répondit Maxence froidement.

--Est-ce pour cela seulement?

--Et parce que je suis condamnée, ma mère.

--Qu'entendez-vous par-là? demanda la marquise avec une nuance de protection dédaigneuse dans la voix.

Comme la jeune fille gardait le silence, Flavie ajouta:

--Condamnée!... Vous n'avez pas seize ans!

Sa main, qui retenait le bras de Maxence, se porta involontairement à sa poitrine, contractée déjà par une sourde angoisse.

Maxence recula d'un pas et vida le restant du verre. Flavie essaya de se jeter sur elle. Il n'était plus temps.

Pendant un instant, le beau visage de Maxence réprima un profond dégoût, causé par l'eau-de-vie. Le verre, échappé de ses

mains, tomba et se brisa.

--Qu'avez-vous fait! s'écria la marquise avec stupeur.

Puis, lui saisissant les deux mains:

--Allez-vous-en! dit-elle;--descendez l'escalier; appelez du secours!... Je le veux, entendez-vous, je le veux!

Un rouge vif couvrait les joues de Maxence. L'eau-de-vie agissait avant le poison.

Elle repoussa Flavie et dit:

--Moi, je ne le veux pas, ma mère.

--Mais c'est de la folie! s'écria celle-ci s'oubliant un instant elle-même, pour la première fois de sa vie;--tu peux être sauvée, je te le dis... quand les secours viennent à temps...

--Ma mère, l'interrompit la jeune fille,--les secours ne viendront pas.

--Écoute, reprit Flavie persuasive et caressante;--je n'ai pas besoin de ta mort, moi... tu peux vivre... Veux-tu que je te l'affirme sous serment?... Tu es restée pure au milieu de nous... Va-t'en... va-t'en!... Tu me fais rire avec tes grands mots! Condamnée!...

Elle haussa les épaules en étreignant sa poitrine.

--Condamnée! répéta-t-elle;--pourquoi?... pourquoi?...

--Par moi-même et par mon amour, répondit Maxence... Écoutez à votre tour, ma mère: si j'étais comme les autres jeunes filles, si j'avais un avenir... moins que cela, si j'avais seulement un

refuge, peut-être que j'hésiterais... mais je n'ai rien. Cet amour qui m'a fait naître à la vie, je le réprouve et je le déteste: voilà pour l'avenir... Pour le refuge, vous ne m'avez pas appris à le chercher en Dieu, ma mère... Je vacille entre l'incrédulité que vous m'avez enseignée et la foi qui voudrait naître en moi... Je ne sais... je souffre... et, quand je regarde autour de moi, cherchant à qui demander aide ou protection, j'entends la voix du monde qui me repousse impitoyablement avec votre nom, ma mère!

--Tu me hais donc bien? prononça tout bas Flavie.

Puis, sans attendre la réponse et de ce ton qu'on prend pour secouer une discussion importune:

--Que me fait tout cela, jeune fille? Je ne sais pourquoi j'ai tardé à te le dire. Que tu vives ou que tu meures, je m'en lave les mains... Reste ou va-t'en, selon ta fantaisie: ton existence est à toi... mais sache une chose avant que je garde le silence pour toujours: je ne suis pas ta mère.

Maxence secoua la tête lentement et sans mot dire.

--Je te dis que je ne suis pas ta mère! s'écria Flavie s'exaltant devant cette résistance;--regarde moi: serais-je tranquille et froide en face de ton agonie si tu étais mon enfant!... Tes yeux se creusent: le masque paraît autour de tes lèvres... Regarde-moi: je puis voir cela sans trembler ni frémir... Il n'y a point de larmes sous mes paupières... Touche mon cœur: il ne bat pas!

--Vous êtes ma mère, prononça Maxence d'un ton glacial.

Tout son corps souple et gracieux semblait subir un lent affaissement.

Flavie repoussa son siége avec colère. Le mouvement qu'elle fit en se levant lui arracha une exclamation de douleur.

Elle parvint néanmoins à se redresser, et, la main étendue dans une attitude solennelle:

--Aussi vrai qu'il n'y a rien au delà de la mort, dit-elle, je jure que tu n'es pas ma fille.

Puis, se prenant au rebord de la table pour étayer sa défaillance,--mais gardant toute sa force de blasphémer:

--Si ce maître aveugle et sourd que vous appelez Dieu, et qui est le hasard, ajouta-t-elle,--m'avait donné une fille, aurais-je vécu comme je l'ai fait?... Comprends-tu, à ton âge, de quelle égide mystérieuse la maternité couvre la conscience?... Si j'avais pu aimer, l'enfer n'aurait-il pas été chassé de mon cœur?

--Vous savez bien pourtant que vous avez été mère, repartit Maxence toujours impassible.

Flavie eut un court frémissement.

--Ils t'ont dit cela! murmura-t-elle; c'est vrai, mais mon fils est mort.

--C'est une fille que vous avez eue, ma mère.

Flavie se ramassa en quelque sorte sur elle-même pour vaincre la douleur qui la domptait.

--C'est vrai, dit-elle,--pourquoi mentir si tard?... Mais ma fille, abandonnée, a trouvé une autre famille... Celle-là est heureuse: elle ne connaît point sa mère...

Maxence, au lieu de répondre, se prit à fouiller dans son sein.

Ses mains engourdies cherchaient mal. Elle fut longtemps à soulever les plis de sa robe.

Flavie, cramponnée à la table, la suivait d'un œil évidemment inquiet.

Elle ne parlait plus. Un silence profond régnait dans la chambre.

Au dehors, les bruits avaient cessé. La foule s'était dispersée, suivant les divers spectacles offerts à sa curiosité. Les uns avaient accompagné les blessés, les autres avaient fait cortége aux prisonniers. Quelques-uns attendaient la force publique dans la rue de l'École, dont tous les habitants étaient sur le pas de leurs portes.

Les marais avaient repris leur aspect de sombre solitude.

On n'entendait plus que l'ondée patiente, tombant à petit bruit, et le faux hurlement du vent, engouffré dans le tuyau de la cheminée.

Maxence avait enfin pris dans son sein l'objet qu'elle cherchait.

--Ma mère, dit-elle,--ce maître que vous appelez le hasard, je l'appelle Dieu avant de mourir. Peut-être est-ce trop tard, car je viens de commettre un crime en abrégeant mes jours;--mais il aura pitié de l'abandon où se perdit ma jeunesse... Dieu est grand, ma mère, je le sens mieux à mesure que mon dernier soupir approche: je me confie sans réserve à sa miséricorde... Dieu vous a écoutée quand vous disiez: «Je suis au-dessus des vengeances de la terre et du ciel... Il y a autre chose que l'échafaud...»

--Ce papier!... s'écria Flavie pendant que la jeune fille reprenait péniblement haleine;--quel est ce papier?

C'était, en effet, un papier que Maxence tenait à la main.

Elle poursuivit:

--Dieu se venge!... Sur ce chemin d'infamie où vous poussiez de pauvres jeunes filles aveuglées, Dieu a conduit au-devant de vous votre propre enfant...

--Ce papier! râla Flavie;--ce papier!

--Vous ne le connaissez pas, ma mère... mais madame Octave Merriaux saura bien ce que c'est que l'acte de naissance de la fille de madame Seveste, née le 7 décembre 1819, au n° 37bis de la rue du Cherche-Midi.

Elle tendit le papier à Flavie, qui s'en empara en poussant un cri étouffé.

Les dernières paroles de Maxence avaient épuisé ses forces. Elle se laissa aller sur une chaise où elle demeura immobile.

Flavie avait ouvert le papier, mais elle ne pouvait pas le lire. Une ombre était au-devant de ses yeux. Elle se rapprocha de la lumière et parvint à épeler quelques mots. Le papier s'échappa de ses mains. Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Elles se séchèrent bien vite dans le regard d'ardentes menaces qu'elle jeta vers le ciel.

Elle voulut parler. Elle ne put. Elle se tordit les bras en poussant des gémissements inarticulés.

Puis, tombant à genoux de son haut:

--Grâce! grâce! dit-elle:--Maxence! ma fille! ne meurs pas!

Quand ses mains touchèrent la main froide de la jeune fille, on eût pu voir les muscles de son cou se nouer et se gonfler.

Ce qu'elle éprouvait ne se dit point.--Dieu se vengeait.

Le supplice était à la taille du crime.

Elle s'accroupit, baisant le bas de la robe de Maxence et répétant dix fois de suite, comme une pauvre folle:

--Ma fille!... ma fille!... ma fille!...

La souffrance physique n'était plus. Les ravages du poison s'arrêtaient sous la violence inouïe de la réaction morale. Elle avait toute sa force et toute sa vie.

Il y a quelque chose d'animal dans cette tendresse des mères. C'est toujours la lionne léchant ses petits, et c'est sublime. On entend sortir de ces poitrines maternelles des sons qui sont les mêmes que l'amoureux gémissement de l'oiselle dans son nid ou de la biche libre qui a son faon pendu à la mamelle. La nature est là, doublant et soutenant la passion.

Flavie appuya sa tête sur les genoux de Maxence, et, de ses deux mains entourant les reins de la jeune fille immobile et morne, elle se mit à pleurer abondamment.

Sait-on ce qu'il y a de femme dans ces tigresses? A-t-on mesuré jamais la ténuité de cet atome d'amour qui suffit à transformer leur âme.

C'était bien un cœur de bronze que cette marquise de Sainte-Croix! Le bronze de ce cœur se fondait en larmes. Chacune des

fibres de son corps palpitant aimait. Tout son être s'élançait vers cette idole qui venait de lui révéler les navrantes ivresses de la piété maternelle.

Savait-elle ce qui s'était passé? Avait-elle conscience du lieu où elle se trouvait?

Non. Rien ne restait en elle, sinon la fièvre de ses jeunes transports.

--Ma fille! ma fille! ma fille!

Ce mot cent fois répété, c'était son souffle et le battement de son cœur.

Je vous l'ai dit: c'étaient de jeunes amours. Cette folie des mères est toujours jeune. Je ne sais ce qui emplit leurs caresses de naïvetés chères et de ravissants délires...

Maxence avait appuyé sa tête au dossier de la chaise. L'effet de l'ardent breuvage qu'elle avait goûté ce soir-là peut-être pour la première fois, combattait les pâleurs de son visage.

En elle, avant l'action du poison, il y avait le travail de l'alcool...

Le sang montait à ses tempes. L'ivresse morne précédait l'agonie.

Flavie fut trompée à cela.

Quand elle se dressa sur ses deux bras tendus pour contempler de plus près les traits de Maxence, elle eut un sourire heureux.

--Que tu es belle, ma fille! murmura-t-elle;--parle-moi, je t'en prie... Il me semble que je n'ai jamais entendu ta voix.

Sa parole était douce comme un chant.

Les paupières de Maxence étaient closes.

Flavie dit:

--Elle dort!

Et sa bouche effleura les joues de la jeune fille.

Celle-ci tressaillit faiblement.

--T'éveilles-tu? demanda Flavie;--oh! si tu savais comme je crois en Dieu, maintenant, ma fille!... J'étais morte, puisque je n'aimais pas... Parle-moi! parle-moi, je t'en prie.

Maxence fit effort pour entr'ouvrir ses lèvres roidies.

--Je souffre!... dit-elle si bas, que sa mère eut peine à l'entendre.

Celle-ci se redressa. Un éblouissement terrible passa devant ses yeux. Dans l'espace d'une seconde, ses tempes et ses joues furent inondées de sueur froide, tandis que ses cheveux se hérissaient sur son crâne.

Elle se souvenait.

Elle répéta d'une voix déchirante:

--Tu souffres!

Puis son œil s'égara, et le rire des démences foudroyantes éclaira son front et ses lèvres de ses sinistres lueurs.

Mais Dieu ne voulait pas qu'elle perdît la raison. Dieu se vengeait.

Le rire, à peine né, se glaça. Sa face devint livide et comme marbrée. Des sillons mobiles s'y creusèrent.

Il eût été manifeste pour un observateur que Flavie s'interrogeait elle-même au milieu de son angoisse.

Ses deux mains à la fois se crispèrent sur sa poitrine, d'où s'échappa ce cri profond, qui ne se rapportait point à elle, mais bien à Maxence:

--Le poison!

Elle se jeta sur Maxence comme pour ressaisir la proie qui lui échappait.

Elle la couvrit de son corps, cherchant à réchauffer ses mains déjà froides et ses membres qui allaient se roidissant.

--Je suis là! je suis là! disait-elle sans savoir qu'elle parlait;--ne crains rien... c'est moi... ta mère... Tu es jeune, tu es forte... Vois si je meurs, moi!...

Mais sa figure tout à coup ravagée et vieillie de dix ans démentait ses paroles. La torture indescriptible qui poignait son cœur était dans ses yeux.

Maxence eut des frissons courts et répétés. Le rouge abandonna ses joues. Ses tempes battirent et un douloureux soupir s'arrêta dans sa gorge.

--De l'air! s'écria Flavie, qui courut ouvrir la fenêtre toute grande;--l'air va te soulager!

Elle revint, courbée en deux et brisée. La tête de Maxence pendait sur son épaule.

--Où souffres-tu? demanda Flavie d'une voix que les sanglots étouffaient.

Puis, sévèrement:

--Il faut du courage aussi!... Lutte comme moi!... m'entends-tu?

Un sourire calme et doux naissait sur les lèvres blêmes de Maxence, qui murmura en essayant de joindre ses mains sur sa poitrine:

--Mon Dieu, je vous donne mon cœur...

Elle ajouta:

--Quand j'étais toute petite, je savais une prière qui commençait ainsi...

Flavie, les yeux démesurément ouverts et la bouche béante, la guettait.

--Tu vas mieux, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Maxence se tordit, prise par une convulsion.

--Dieu! Dieu! s'écria Flavie les bras levés au ciel et les cheveux épars; que faut-il te donner pour qu'elle vive?

--Oh!... oh!... fit Maxence, dont les mains cherchaient un appui dans le vide. Achille... Béatrice!... J'ai bien souffert.

--Et moi... moi!... râla Flavie; tu ne dis pas mon nom, moi qui suis ta mère!

--Oh!... oh!... gémit Maxence épuisée.

Flavie l'entoura de ses bras, essayant cette œuvre impossible, de lui transmettre sa propre existence.

--Tu ne mourras pas, disait-elle, je suis là... je ne veux pas que tu meures!...

Elle la sentait froidir contre son sein. Elle voyait bien que son souffle faiblissait. Elle luttait cependant; elle s'efforçait; elle adressait à Dieu tour à tour des prières sublimes et d'extravagantes menaces.

Un spasme arrêta la respiration de Maxence.

Flavie lâcha prise, glacée qu'elle fut jusque dans la moelle de ses os.

Une minute se passa. Flavie, affaissée sur le sol, guettait toujours, ouvrant à demi ses pauvres yeux, où les larmes étaient séchées.

--Rien pour moi! pensait-elle; elle ne m'a pas parlé... M'a-t-elle maudite?

Un souffle faible passa entre les lèvres de Maxence, qui murmura comme en un rêve:

--Les autres ont des mères... J'ai vu des fiancées qui revenaient de l'autel avec leurs couronnes de fleurs... Elles souriaient à tout un avenir d'amour... Moi, je meurs.

--Maudite! maudite! balbutia Flavie.

--Moi, je meurs avant l'âge où les autres sont heureuses, poursuivait Maxence; je meurs... Ai-je rien à regretter?... Ma consola-

tion n'est pas ici... mon espoir est ailleurs...

Sa parole n'était plus qu'un murmure indistinct.

Flavie se rapprocha et mit son oreille tout contre ses lèvres en murmurant:

--Un mot pour moi... un mot... fût-ce l'anathème!

Maxence essaya de tourner vers elle ses yeux mourants. Elle articula dans son dernier soupir:

--Que Dieu vous pardonne comme moi, ma mère!

Elle n'était plus.

Flavie se roula sur le sol à ses pieds.

Puis, se redressant, effrayante de rage, elle menaça le ciel de ses poings fermés en vomissant des blasphèmes fous.

Puis encore, elle se traîna sur ses genoux, se frappant la poitrine et mettant sa face contre terre. Elle demandait un miracle, au prix d'une éternité de tortures.

Elle eût fait horreur, mais aussi pitié à ceux-là mêmes dont la vengeance la poursuivait en vain depuis si longtemps. Ses cheveux épars balayaient son visage, qui se creusait et maigrissait en quelque sorte à vue d'œil. La folie la cherchait, et toujours revenait la raison impitoyable.

Quand son regard se détachait un instant du corps de sa fille, une invincible attraction l'y ramenait. C'était alors d'effrayantes tortures. Cette femme était déjà en enfer.

Et le poison n'agissait pas. L'agonie cruelle s'allongeait. C'est à peine si quelques douleurs sourdes traversaient parfois sa poitrine.

L'écume était à sa bouche. Il y avait des mèches de ses cheveux qui blanchissaient.

Le premier spasme la prit, couchée aux pieds de Maxence, dont ses deux bras entouraient les jambes. Par les mouvements désordonnés qu'elle fit, Maxence glissa hors de la chaise et tomba la face contre le sol.

Flavie, secouée qu'elle était par d'atroces convulsions, s'acharna à la relever. Elle parvint à l'adosser contre la table. Elle mit la lampe par terre auprès d'elle; puis, se traînant, elle s'éloigna à reculons, de peur de violer, par ses étreintes épileptiques, le repos de ce cadavre si beau dans la mort.

Elle s'éloigna jusqu'à ce qu'elle rencontrât l'angle du mur, où elle s'arrêta.

La lumière de la lampe tombait en plein sur l'admirable beauté de Maxence.

Quand les vertiges de la mort prirent Flavie, elle éprouva comme un soulagement; mais ce n'était qu'un répit trompeur, avant d'atteindre aux suprêmes déchirements de son inénarrable supplice.

Les vertiges de la mort lui montrèrent, en effet, sa fille se dressant comme un spectre et marchant vers elle la main étendue.

Cette malédiction que la pauvre Maxence n'avait point prononcée, Flavie l'entendait.

Elle faisait effort pour fuir, la misérable. La main roidie du fantôme menaçait son front; l'anathème tournait autour de ses oreilles.

Ses yeux se vitrifièrent, gardant cette effrayante expression d'horreur.

Elle mourut en regardant sa fille, transformée en furie vengeresse.

Son dernier rôle fut un cri d'épouvante...

Une demi heure après, la justice descendait dans cette chambre muette.

On ne vit d'abord que le cadavre de Maxence, qui semblait sourire dans son suprême sommeil.

Il fallut chercher pour découvrir dans un coin cet autre cadavre, incrusté au mur, rapetissé, racorni, et déjà marbré de noir et livide.

XII

-- Post-scriptum. --

«... Un dénoûment! Tu veux un dénoûment, mon Aglaé chérie? écrivait, à quelque temps de là, cette charmante vicomtesse de Grévy. Sais-tu que tu es bien exigeante! Un dénoûment! En connais-tu beaucoup dans les livres ou dans la vie? Est-ce un mariage qu'il te faut? Mais le mariage est un prologue, une promesse ou une menace, et non pas, certes, un dénoûment.

»Cherche bien. De tous les dénoûments, quel est le plus net, le plus tranché, le plus brutal? C'est la mort, n'est-ce pas?

»Comment définir la mort, cependant, sinon: le commencement d'une autre vie?

»Les dénoûments sont rares, ma chère.--Mais tu es née coiffée: il se trouve précisément que notre histoire a un dénoûment, deux dénoûments, dix dénoûments, si l'on prend le mot dans son acception familière: des larmes, des sourires, des morts, des mariages.

»Va, nous ne manquons de rien!

»Pendant qu'avait lieu cette démoniaque bagarre du château de la Savate, M. Léon Rodelet avait tenté un enlèvement sur la personne de Césarine de Mersanz. C'était probablement un des fils de la trame ourdie par la marquise; mais les tenants et les aboutissants m'échappent. Il te suffira de savoir que notre Césarine, enfermée dans une chaise de poste, domina si bel et si bien ce pauvre petit homme, qu'il fit la route à deux genoux, et qu'au premier relais il disparut pour ne plus revenir.

»Ce cinquième clerc de notaire, héros de roman de septième classe, a dû rentrer en son bercail chartrain. On a fait quelque chose pour sa mère, l'une des victimes de la Sainte-Croix. Je pense qu'il épousera une sienne cousine beauceronne. Es-tu contente? Voilà déjà, ce me semble, un petit dénoûment.

»Passons à d'autres. Nous avons eu deux blessés de la grande bataille, Vital et le comte Achille. Tous les deux avaient été fort malmenés. Achille portait cinq blessures, dont une assez dangereuse au-dessus des reins; Vital avait été frappé de quatre coups,

dirigés avec une sorte d'adresse chirurgicale. Il n'a évité la mort que de quelques lignes.

»Nos assassins deviennent savants. Ils font des études préparatoires et fréquentent les cours d'anatomie.

»Te souviens-tu de ces livres de chevalerie où l'heureux blessé est toujours pansé par une adorable princesse? Bien des gens pourraient envier le sort de Vital. Césarine n'a pas quitté son chevet, cela du consentement du maréchal. Tu ne saurais croire combien notre Césarine est devenue charmante. Béatrice l'aime mieux que nous, l'ingrate! mais c'est toujours ainsi. Au ciel même, on fait, dit-on, assaut de caresses autour du pécheur repentant.

»Il faut bien te dire, cependant, la grande, l'énorme, l'incroyable nouvelle. Si j'étais Sévigné, tu n'en serais pas quitte pour trois épithètes. Je ne te donne pas en mille à deviner, ce serait peine perdue. J'ai pitié de toi. Tiens-toi bien et ne tombe pas à la renverse!

»Le maréchal a voulu payer d'un seul coup la dette de son neveu...

»Te voilà déjà dédaigneuse et disant: La belle malice! Il a proposé à Béatrice les rides de sa glorieuse main, et Béatrice a refusé d'être maréchale?...

»Un gage! tu n'y es pas.

»Béatrice a refusé, mais autre chose,--quelque chose de bien plus facile à accepter que la main glorieuse et ridée du maréchal.

»Le maréchal lui-même, soit dit sans l'offenser, est trop homme de bon sens pour avoir eu pareille idée.

»Quelques jours après la catastrophe, le maréchal vint chez moi. Henri était convoqué, ainsi que plusieurs de nos amis... Nous vîmes arriver Marguerite Vital et sa fille. La petite bonne femme n'aime pas ces exhibitions. Elle veut, dit-elle, _se tenir à sa place_. Le maréchal la mène rondement en ces occasions et lui déclare qu'elle fera salon avant la fin de ses jours.

»Si la petite bonne femme le voulait bien, elle aurait dans un mois les manières de notre monde. C'est une fée. Mais espérons qu'elle ne le voudra pas. Je la trouve parfaite telle qu'elle est.

»Le maréchal proposa de but en blanc à Béatrice de l'adopter, selon la forme légale, en qualité de fille. Il n'a point d'enfant et se trouve dans les conditions où l'adoption ne peut soulever aucune difficulté. Béatrice déclina cet honneur. Malgré les grâces qu'elle mit dans l'expression de sa reconnaissance, le maréchal se fâcha tout rouge. Nous fîmes auprès de Béatrice toutes les instances imaginables. Elle resta inflexible. Ces natures si douces sont entêtées prodigieusement.

»Je crus un instant que le maréchal allait me briser quelque chose sur mon étagère, tant il était furieux. Déjà je songeais à diriger adroitement son choix vers un très-vilain sèvres que ma femme de chambre a omis jusqu'à présent de casser, lorsque le lieutenant Vital, convoqué pour la circonstance, arriva, le bras en écharpe et tout essoufflé d'avoir monté notre premier étage.

»Tu sais que nous avons repris triomphale possession de notre hôtel.

»--Voilà votre affaire! dit Henri au maréchal.

»--Monsieur Vital, m'écriai-je, si vous refusez, prenez garde à moi!

»Ce mot avait beaucoup de portée, parce que j'ai l'honneur d'être la confidente des amours du lieutenant Vital avec mademoiselle Césarine de Mersanz. Ils sont fous l'un de l'autre, et, depuis qu'il est fou, ce beau garçon a gagné cent pour cent.

»Cela ne l'empêche pas d'être encore très-timide. Il rougit comme une jeune fille, et, quand je lui offris ma main, il la serra machinalement, au lieu de la baiser, comme c'est son habitude.

»Le maréchal nous faisait les gros yeux, à Henri et à moi. Marguerite était grave comme un évêque. Vital salua le maréchal, qui lui répondit du bout des lèvres:

»--Bonjour, lieutenant, bonjour!

»Sa colère était un peu tombée, mais son embarras grandissait.

»Il menaça du doigt Béatrice et se tourna vers nous.

»--Mes enfants, nous dit-il, je voulais bien déshériter ce misérable coquin d'Achille... pour l'exemple... mais je n'entendais pas que le bien sortît de la maison.

»--C'était mal remplir votre but, maréchal, répondis-je; vous savez l'inexorable détermination de Béatrice...

»--Bon! bon!... gronda-t-il; les femmes... Ces rancunes sont une mascarade de l'amour... Vous autres femmes, vous ne saurez jamais haïr ceux qui vous tuent!

»Je passai mon bras sous le sien et je lui parlai tout bas à l'oreille.

»Marguerite avait les larmes aux yeux en me regardant.

»Le maréchal se tourna brusquement du côté de Vital.

»--Comment! s'écria-t-il, mademoiselle de Mersanz!... Il oserait!

»--Pas beaucoup, l'interrompis-je; ce n'est pas par l'audace qu'il brille... mais votre chère filleule a fait une si grande partie du chemin...

»--Césarine! m'interrompit-il.

»Puis, les sourcils froncés:

»--Vos paroles sont légères, madame la vicomtesse!

»Ce malheureux Vital saisissait quelques mots çà et là. Il changeait de couleur comme un caméléon.

»Remarque une chose. Il n'avait point connaissance de la proposition faite à sa sœur. Il ne savait absolument pas de quoi il s'agissait.

»--Maréchal, répondis-je, mes paroles légères expriment des pensées qui sont sérieuses. La sœur du lieutenant Vital vient de refuser d'être votre fille, comme elle a refusé déjà d'être la femme du père de Césarine... Si nous parlons de mésalliances, vous n'êtes pas du côté de ceux qui reculent.

»Ceci fut prononcé tout bas et pour lui seul.

»J'ai dû te dire qu'Achille, pendant sa maladie, avait fait supplier par deux fois Béatrice de rentrer à son hôtel.

»Les sourcils du maréchal étaient toujours froncés; mais je voyais le sourire naître derrière cette grimace.

»Ses yeux venaient de rencontrer ceux de Marguerite.

»--Mésalliance! mésalliance! grommela-t-il en gardant son ton de mauvaise humeur. Il s'agit bien de mésalliance!... Vital est le fils de la Perlette! Voilà ce qu'il fallait me dire! Personne ne sait me prendre... Pardieu! lieutenant, s'interrompit-il avec brusquerie, vous avez du courage... plus de courage que moi!... La conduite de mademoiselle ma filleule et de son respectable père...

»--Ne les défendez pas, Vital, m'écriai-je voyant que notre Amadis pâlissait; le maréchal joue la comédie du Bourru bienfaisant... Le maréchal me charge de vous dire que, si vous voulez être son fils d'adoption, ce qui donnera un nom glorieux à votre femme, il vous accordera, en tant que cela le concerne, la main de sa filleule, mademoiselle Césarine de Mersanz.

»Crois bien, ma bonne Aglaé, que je savais ce que je faisais en risquant cette sortie, qui te semblera si téméraire.

»Elle amena dans mon salon un étonnement qui se traduisit par un grand silence. Je vis une expression d'inquiétude derrière les paupières demi-closes de Marguerite. Pour moi, sa fierté se révoltait déjà. Le danger ne pouvait venir que d'elle.

»Cependant le vieux maréchal eut peut-être l'idée de protester. Il me regardait d'un air un peu hostile, et je préparais ma bordée pour repousser son attaque, lorsque sa physionomie changea tout à coup. Il tourna les yeux vers Vital, fort embarrassé

de sa contenance, et le rouge lui monta au front avec une telle véhémence, que j'eus peur d'un coup de sang.

»--De par tous les diables! s'écria-t-il en s'appuyant des deux mains sur sa canne,--est-ce que celui-là va me refuser aussi!

»Je n'ai jamais mieux senti en ma vie l'énergique vérité de cette locution populaire: _rompre la glace_. Ce fut un coup de théâtre. Toutes les physionomies s'éclairèrent à la fois. L'étonnement général changea de nature et devint joyeux jusqu'au rire. Si bien que le vieux héros demanda avec toute sa colère revenue:

»--M'a-t-on fait venir ici pour se moquer de moi?

»Marguerite et Vital tenaient chacun déjà une de ses mains. Il les repoussa, disant:

»--Accepte-t-on, oui ou non?

»Marguerite reprit sa main de force et voulut la porter à ses lèvres. Il ne la laissa point faire et la prit dans ses bras comme un enfant. Il riait à son tour; mais les larmes lui jaillirent des yeux quand il dit tout bas:

»--Ma pauvre femme nous voit...

»Nous étions tous émus jusqu'au fond de l'âme.

»Vital fut parfait de noblesse, de reconnaissance et d'attendrissement. Le voilà duc, ma chère, si le roi le veut,--et le roi voudra, car il ne refuse rien au maréchal.

»Est-ce un dénoûment, cela?

»La chose impossible, c'est de te dire le bonheur de Césarine quand elle a su la nouvelle. C'est bien charmant et bien bon, va,

mon Aglaé, de voir la joie revenir comme un rayon de soleil, après toutes ces violences et ces désolations.

»Comme tu le penses, les blessures de ce pauvre don Juan battu, le comte Achille, n'ont pas été aussi poétiquement soignées que celles de Vital. Césarine a fait son devoir, et ces messieurs, Frémiaux, Montmorin et autres, sont venus assez régulièrement savoir de ses nouvelles; mais, en définitive, si je n'avais pas été là, je crois qu'il aurait passé une triste convalescence.

»Je me suis dévouée. Je suis si heureuse, que je deviens bonne à faire peur.

»Tu sais déjà que le pauvre Achille a mis de l'eau dans son vin. Je ne puis assurément désapprouver les démarches qu'il a faites auprès de notre chère Béatrice; c'est moi qui, la première, les ai inspirées.--Mais, faut-il l'avouer, il me peine de le voir oublier si vite et si aisément cette jeune fille, si admirablement belle et si saintement malheureuse: Maxence de Sainte-Croix.

»C'est souvent le destin de ces hommes de faire vivre ou mourir des quantités de femmes dont chacune les vaut un million de fois.

»Est-ce la faute des femmes? Ce type odieux et idiot: don Juan moderne, n'existe-t-il que par notre faiblesse et la perversion lamentable de nos sentiments?

»Je ne sais. Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais Maxence telle que je l'ai vue, sérieuse et fière, portant à son front, comme un pur diamant, l'étoile de son malheur et passant devant nos yeux éblouis comme un miraculeux éclair de beauté...

»Il ne songe plus à elle.

»Cette mort mystérieuse l'a frappé un jour.--Puis tout a été dit.

»La science est impuissante à sonder les secrets de Dieu. J'ai entendu affirmer que les crotales, les scorpions, les tarentules et autres animaux malfaisants, avaient leur raison d'être bien marquée dans l'échelle des êtres. Peut-être que ces hommes beaux, bons quelquefois, spirituels à leurs heures--et plus malfaisants que les tarentules ou les serpents à sonnettes, ont aussi leur providentielle utilité.

»Je t'assure que le pauvre bourreau des cœurs, ce terrible comte Achille, aime maintenant sa femme autant qu'il est capable d'aimer. Il est vaincu déplorablement; il est malheureux: de temps en temps, il m'a fait sincèrement pitié durant ces dernières semaines.

»Je t'engage néanmoins à ne pas me faire cette question: Si tu étais à la place de Béatrice?...

»Seigneur Dieu! la possibilité même d'échanger mon Henri contre ce Lovelace de carton me donne la chair de poule...

»Eh bien, figure-toi qu'il est superbe avec sa pâleur et la languissante paresse de ses regards; tu y serais trompée: on dirait un homme.

»C'était un soir de la semaine dernière, dans le petit logement des Vital, encombré d'amis; car nous étions tous là, sachant que le comte Achille viendrait tenter une suprême démarche.

»Il est venu. Le maréchal avait consenti à l'accompagner, ainsi que Césarine, pour qui Béatrice a toujours l'affection d'une mère.

»Je dois te dire que, le matin de ce même jour, le pauvre vieux Roger avait donné quelques signes d'un prochain réveil intellectuel. Béatrice avait passé la journée entière à son chevet, guettant la première lueur de raison.

»On ne l'avait point avertie. On voulait laisser au comte Achille toutes ses chances.

»Nous eûmes lieu tout d'abord de nous en repentir, car l'effet produit par la vue du comte fut foudroyant. Béatrice tomba évanouie entre les bras de sa mère. Quand elle reprit ses sens, elle renouvela son refus avec une autorité si calme, que nous dûmes croire sa décision irrévocable.

»Achille était à genoux. Je ne saurais te rapporter ce qu'il dit. Ce fut fort bien: il sait se conduire.

»Cependant, la petite bonne femme tenait toujours sa fille entre ses bras. Elle lui tourna la tête vers le lit du vieux Roger et lui dit doucement:

»--S'il s'éveille, tu ne pourras pas lui dire qu'il a rêvé, ma fille.

»Béatrice resta un instant immobile et muette.

»Achille joignit les mains en silence.

»--Pour mon pauvre bon père... murmura-t-elle, tandis que deux grosses larmes roulaient sur la pâleur de ses joues.

»Elle a attiré Césarine contre son cœur, puis sa main s'est abaissée. Achille, qui sanglotait, y a collé ses lèvres.

»Si bien que trois jours après, le vieux Roger s'éveillait dans son ancienne chambre à l'hôtel de Mersanz. Tout ce qui s'est pas-

sé n'est plus pour lui qu'un cauchemar; il ne garde aucune envie de _se faire sauter le caisson_ comme le lieutenant Toussaint; on ne le dépersuadera que le jour de la noce.

»Sont-ce là des dénoûments?

»En voici encore! Tends ton tablier!

»Les deux demoiselles du Tresnoy sont mariées. La baronne _n'a plus ses filles_. M. de Jolien et M. de Mussaton de Bazagude, deux gendres, s'en aperçoivent, ma foi, bien. Dorothée a pris un peu le genre artiste; Juliette fait l'austérité. Ce sont deux grandes femmes laides dans le bon ordinaire.

»Jean Lagard a promis sous serment d'être sage comme une image. Il est garde au château du maréchal.

»Mélite et Philomène Géran vont partout, se vantant d'avoir _régularisé_ la position du comte Achille. Ce sont elles qui ont fait le mariage de notre Béatrice.

»M. Baptiste et mademoiselle Jenny sont rentiers.

»Le sergent Niquet et l'adjudant Palaproie rôdent comme deux ombres autour de la grille fermée.

»Le précieux Frémiaux... Mais je suis sûre que tu as envie de savoir ce qu'est devenu M. Garnier de Clérambault. Il est allé, comme on dit, se faire pendre ailleurs. Je ne sais le moyen qu'il a pris; mais, blessé, malmené, écrasé qu'il était et à moitié mort, il a pu échapper à la main de la justice.

»On dit qu'il est passé en Amérique. Il y a peut-être quelque chose à faire dans ce pays neuf et libre. Vingt-cinq ans de succès permettront à Garnier d'établir là-bas tout un nouveau système

de relations dans la société. Débarrassé de sa terrible commanditaire, il rétablira sur des bases solides sa fabrique de mariages, et fera enfin fortune, s'il peut échapper aux caresses de la civilisation républicaine: la loi du Lynch, les revolvers à douze coups, etc....

»Fromenteau a une _position_. Il l'a eue un jour trop tard. Stéphanie était remariée à son cinquième époux.--Mais ce rival heureux tousse un peu: Fromenteau attend désormais avec confiance.

»Barbedor est fou. Il croit avoir percé la barrière des Paillassons.

»Est-ce assez de dénoûments?...

»Ma bonne et chère Aglaé, faut-il omettre le dernier, celui qui me concerne?... Je suis heureuse. Henri m'aime.

»Te souviens-tu quand j'allais dans le Maine nommer la petite Anna; je pleurais...

»Dieu m'a exaucée. Dans quelques mois, tu nous viendras à ton tour, et tu seras marraine. Il y a une larme sur cette ligne; elle est de joie. Comme je l'aimerai! Je vois déjà son premier sourire...«

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIÈME PARTIE.--LA GUERRE SAINTE.

(SUITE.)

VI. Grande lutte d'hommes. 7

VII. Une nuit noire. 41

VIII. Temps de bras, temps de hanche, temps de ceinture et temps de cou. 61

IX. La maison Roger. 95

X. Drame nocturne. 111

XI. Avant-goût de l'enfer. 137

XII. Post-scriptum. 163

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

End of Project Gutenberg's La fabrique de mariages, Vol. 6, by Paul Féval

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/57856. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.